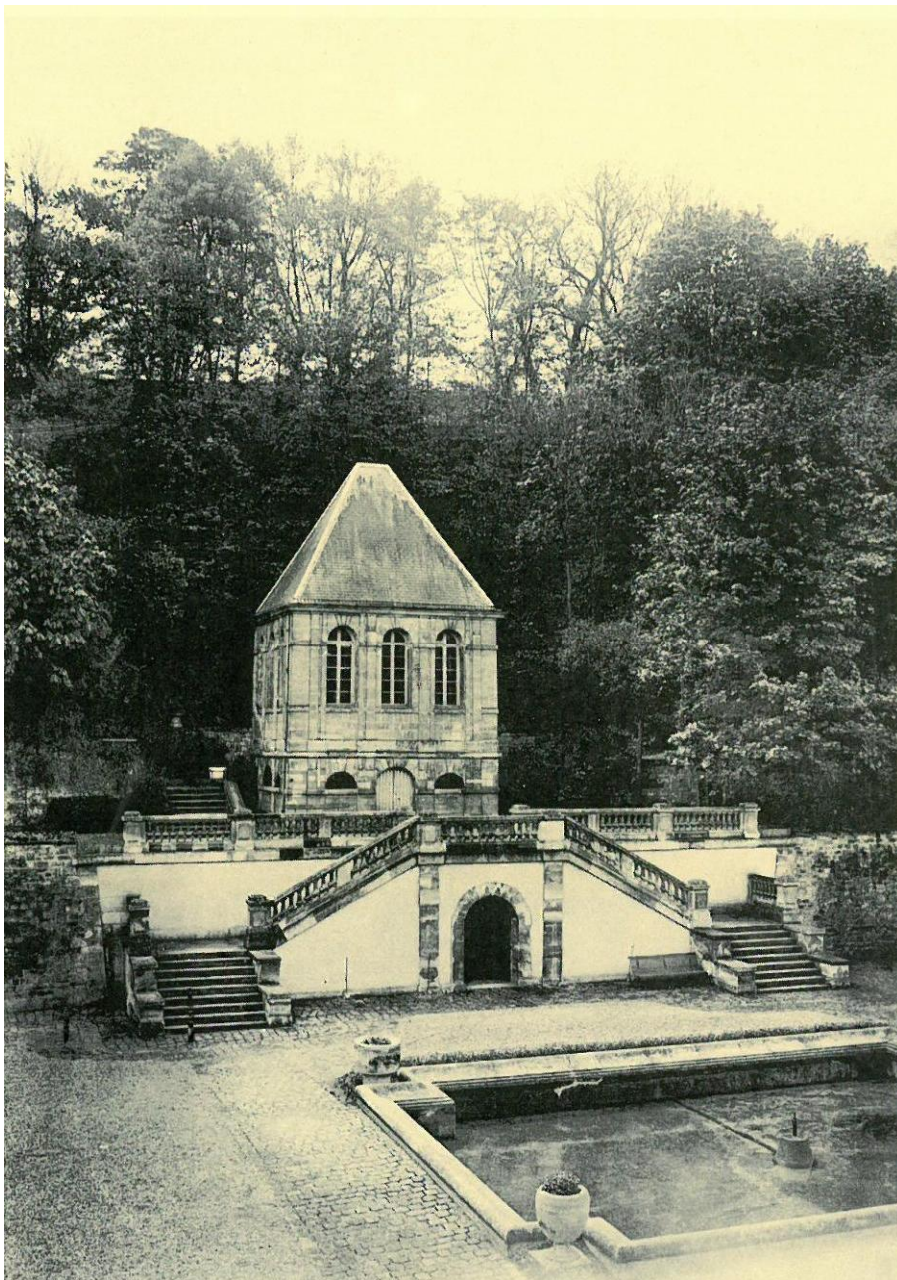


**À L'ÉCOLE DE SÈVRES**

**1938-1945**



## **QUELQUES SOUVENIRS DE L'ÉCOLE DE SÈVRES**

**1938-1945**

C'est au cours des années 1938 à 1945 que l'École normale supérieure de Sèvres est sortie de son état de pensionnat pour Jeunes Filles instruites, maintenues dans les conventions et traditions du début du siècle. En 1945, elle avait obtenu la quasi-égalité avec les garçons, dans les études, le choix des professions et les libertés individuelles.

C'est cette évolution - rapide, en dépit d'une interruption pendant la période rétrograde du Régime de Vichy et de l'occupation allemande - que quelques camarades Sévriennes ont souhaité faire connaître. Ce sont des souvenirs personnels, rédigés avec un souci d'objectivité qui pourra peut-être intéresser les historiens.

Cette plaquette n'a pu être réalisée que grâce à l'Association des Anciennes Élèves et particulièrement à Françoise Mayeur, sa Présidente, qui ont accepté d'en assurer le financement. Qu'elles en soient très vivement remerciées.

Nous devons aussi un grand merci à Jacqueline Ferrand qui a résolument encouragé cette entreprise. Témoin et acteur privilégié, elle a stimulé nos mémoires et relu certains textes avec amitié et efficacité.

**PROMOTION 1938**

**58<sup>e</sup>**

Toujours, j'ai été guidée par des idées simples, voire simplistes :

- quand un pays est occupé, avili, pillé, aux citoyens de tout faire pour le libérer ;
- quand on est prisonnier, on s'évade ;
- on ne travaille pas pour l'ennemi.

**Tout faire ?** Longtemps, je dus me borner à lacérer les affiches de l'occupant, à sectionner sur les routes ses fils télégraphiques, à ignorer la presse et le cinéma vendus, à accumuler les pièces de monnaie...

Certes j'avais pensé à rejoindre l'Angleterre, prête à me lancer à la nage du Cap Gris-Nez, mais j'admis que j'y serais plus encombrante qu'utile - en supposant que j'y arrive. Plusieurs de mes amies avaient en France Libre leur père et/ou leurs frères, mais semblaient s'en contenter : Suzanne Siauve (59<sup>e</sup> L) par exemple, dont j'appris seulement après la guerre qu'avec Suzanne Duchemin (61<sup>e</sup> L) et Micheline Lechat (62<sup>e</sup> L) elle avait convoyé des enfants juifs, que la famille Siauve hébergeait à Lille, avant de pouvoir les conduire à Trélon. Et c'est seulement en août 1943 qu'Odette Marie (58<sup>e</sup> S) qui travaillait depuis un an dans le Réseau Vélites-Thermopyles, me dit qu'enfin on voulait bien m'y engager.

Bien sûr, je n'hésitai pas. Mais j'étais peu douée pour le Renseignement : je vois mal, je parle peu et bien des choses m'échappent. Au total, mon rôle y fut essentiellement de faire écran entre Madeleine - l'agent de liaison qui nous livra, suivie puis séduite par un Français de la Gestapo - et Marina, extraordinaire source d'informations sur le port de Dunkerque où les Allemands s'activaient.

**L'évasion ?** Impossible d'une prison (Loos-lez-Lille, puis Bruxelles-Saint-Gilles) si l'on n'a pas de complices. Mais je sentis, mes narines s'ouvrir lorsqu'on vint m'appeler dans la cellule de Saint-Gilles pour me déporter.

Encore impossible entre la prison et le train : quelques évasions avaient réussi les semaines précédentes lorsque ce trajet se faisait à pied, de sorte que cette fois on nous boucla dans des cars, sous haute surveillance.

Par contre, dans le train, si les hommes étaient enfermés comme des bestiaux, les quarante-neuf femmes jouirent d'un wagon de voyageurs ; il s'avéra que les gardiens, au lieu de surveiller chacun un compartiment, s'étaient groupés avec quelques femmes de mauvaise vie et qu'il était possible d'aller dans les compartiments voisins, d'aller aux toilettes sans attirer leur attention. Aux toilettes, fenêtre étroite garnie de barbelés. Je pouvais toujours la casser - non sans crainte, bien sûr - mais ensuite... comment y passer ? Au moins fallait-il attendre qu'il fit noir et alors nous étions en Allemagne. Comment ai-je fait ? Probablement face au train, passant d'abord les jambes mais où les mains s'accrochaient-elles ? De sorte que le bord de la vitre cassée releva mes vêtements et m'entailla profondément la cuisse, puis me repoussant pour tomber sur le ballast au grand dam de mes arcades sourcilières et de mon crâne, d'où l'inconscience prolongée - départ le 9 août 1944, réveil le 16 - qui explique le flou de mon récit.

Pas de souvenirs précis de cette première évasion, réussie puisqu'elle remplaça le Konzlag de Ravensbrück par l'hôpital de Hamm.

J'y étais depuis plus de deux mois (26.10.44) lorsque je tentai la seconde évasion. Il le fallait puisque, pour quelques jours seulement, j'avais dans ma chambre une Allemande bon teint et que la porte n'était plus fermée à clef. Je le pouvais puisque la compresse plaquée sur l'énorme blessure de la cuisse, récemment réduite par une application de nitrate d'argent, avait fait place à un bandage solide avec lequel la marche était possible. Il fallait, d'abord sortir de la chambre avec manteau et chaussures, traverser l'hôpital, trouver la sortie, puis marcher vers l'Ouest. Tout cela sans mal, les ampoules aux talons me gênant plus que la blessure.

Le second jour, ayant passé la nuit dans une meule de foin, j'arrivai à l'hôpital de Dortmund, recherchai, pour m'installer, le Bunker : à Hamm, dans cet abri de béton, les civils se réfugiaient pendant les alertes ; ceux qui n'avaient plus de logement y vivaient en famille.

A Dortmund, le Bunker n'étant pas public, le gardien me remit aux infirmières à qui je demandai asile pour la nuit, trop mal en point, expliquai-je, pour rentrer au logis. Le lendemain, ma température dépassant 40°, l'infirmière m'interdit de repartir. Mais la deuxième évasion me faisait passer de la condition de déportée résistante - Terrorist ! - à celle de « travailleuse libre ». Évidemment, le séjour fut plein d'émotions, car on pouvait découvrir mes mensonges et me mettre en prison ou dans un camp. C'est la veille de Noël que j'aurais dû partir comme beaucoup d'autres, mais cette annonce imprévue m'avait tant effrayée que fièvre et diarrhée me rendirent incapable de sortir. La semaine suivante, j'étais d'attaque... mais il n'y eut pas à livrer de bataille et c'est très officiellement que je quittai l'hôpital de Dortmund, munie d'un certificat attestant que je n'avais pas de tickets de ravitaillement, d'un autre signalant que ma blessure était améliorée mais pas guérie.

Départ sans évasion, mais j'ai bien amélioré ma situation : je sais quelles villes il faut atteindre - Essen, Duisburg, Mors, ... - j'ai deux bandes de gaze pour protéger mes talons, j'ai un peu d'argent - d'un prisonnier français logé à l'hôpital - et, par ces vents favorables, une confiance nouvelle. Je commence à pied, puis m'enhardis et emprunte un tramway, puis un train inopinément bloqué à Duisburg. Nuit dans la gare, matinée dans les rues où des coups de feu chassent la dure année 44. Pleine d'espoir, je me souhaite une bonne année 45 et repars à pied vers le Rhin et le front.

Le Rhin se traverse sans mal : une demi-heure d'attente pendant laquelle je ne cherchai pas à attendrir la sentinelle, mais à trouver une idée : un signe de la main me donne la solution.

Quelques kilomètres dans une voiture de la Wehrmacht, beaucoup plus à pied pour arriver à Geldern. Cette nuit dans un camp de Polonaises très accueillantes, la suivante dans une étable, et à Bergen c'est le front. J'y suis reçue gentiment (café, biscuits) puisque je prétends, après un séjour à l'hôpital, devoir rentrer à la ferme où je travaillais avant d'être blessée. Mais, bien sûr, je suis refoulée, emmenée de poste en poste car on ne sait que faire de moi. Deux jours dans la Salle de Police de Uedem, deux heures horribles à Düsseldorf où certains rugissent dans leur cage de béton, trois semaines dans la charmante petite prison du village de Ratingen où j'attends qu'on ait « vérifié » mes affirmations. C'est aux Canadiens qu'il faudrait poser la question puisqu'ils occupent les lieux où j'étais censée travailler ! Conclusion : on m'envoie comme aide de cuisine dans un restaurant de Düsseldorf. J'en file après quelques jours, munie de chaussures prêtées par le cordonnier qui répare les miennes, d'un pansement fraîchement refait par une infirmière, de la connaissance des villes proches du front, du carton qui m'envoyait au restaurant, plus crayon et gomme qui me permettront d'y inscrire successivement les noms des villages à traverser.

Le 6 février, j'atteins de nouveau le front, à Rürich. Impossible de passer car tout est inondé, dit l'officier qui me fait conduire au village voisin, Baal, où logent deux femmes de la « Flak ».

Renvoyée vers Essen, je crois bon d'attendre le soir pour reprendre la route de Rürich, mais elle est gardée. Au bruit de mes pas, la sentinelle s'inquiète, alerte son camarade, mais ils n'osent s'approcher et, par les champs, je regagne mon abri. Au matin, la route est libre... mais la pancarte « Minnenfelder » m'explique la crainte des soldats. Invulnérable, je continue vers les régions inondées, et c'est dans l'eau jusqu'au cou qu'on me repêche.

Je repasse de poste en poste - quel ballot encombrant! - et aboutis dans un « *Arbeitserziehungslager* » où l'on entend les obus émis d'un côté éclater de l'autre : si je ne passe pas le front, il finira bien par me passer dessus. Mais non, je suis ramenée vers Düsseldorf par un vieux gardien auquel je fausse compagnie à München-Gladbach : il prendra le train tout seul !

Nouvelle marche dans la campagne, nouvel arrêt à l'entrée de la zone des armées, mais cette fois le gars qui m'interroge ne veut pas me croire. Après l'habituelle obstination, il me faut bien reconnaître que le carton a été gommé progressivement, les autres papiers du porte-

cartes établissent alors ma perfidie et la crédulité de tous ceux qui m'ont laissé passer. Abandonnant son poste - quelle imprudence! - le soldat me conduit à quelques kilomètres dans un camp de travailleuses russes. Comme les précédentes (Polonaises de Geldern, Russes de Rath) celles-ci m'accueillent avec joie et fierté : une Française ! Le commandant du camp dit et répète qu'il est un bon père. Je suis décidée à attendre là les Américains tout proches. Mais le lendemain le « bon père » prétend me faire travailler (travail de guerre, qui plus est) et je reprends la route le surlendemain. Que faire ? Essayer la Suisse, le front russe ? Heureusement, il faudrait un laissez-passer pour rentrer dans l'Allemagne civile alors que je suis dans la zone militaire.

Alors, je me terre dans l'église du village de Bracht et n'ai qu'une petite semaine à attendre l'arrivée des Américains, le 1<sup>er</sup> mars 1945.

**Françoise Dupont**  
58<sup>e</sup> Sciences Physiques

La 58<sup>e</sup> promotion fit son entrée à Sèvres le 17 octobre 1938. Malgré les récents accords de Munich et les événements en Europe centrale, la vie à l'École, dans l'ensemble, continuait à être ce qu'elle avait été les années précédentes.

La journée était rythmée par les heures de repas, celle des cours, du couvre-feu le soir. Il n'y avait pas de cloche pour nous tirer du lit, pas d'eau courante dans les chambres. Les élèves d'un même quartier se retrouvaient avec leur bouilloire près d'un réchaud à gaz et avec leur broc près d'un poste d'eau.

Celles qui désiraient de plus amples ablutions pouvaient descendre dans les profondeurs de l'aile Ouest où se trouvaient quatre douches, nombre bien insuffisant pour les trois promotions, les « rentrantes », les élèves étrangères. Mais il valait mieux les fréquenter que de se plonger dans les baignoires où la préposée avait tiré une eau trop chaude qui n'avait pas eu le temps de s'attédir.

Les repas se déroulaient fort bien. Des tables près de la cuisine étaient réservées à celles qui avaient un régime spécial et la nourriture était « de qualité ». Plus tard avec l'Occupation, la nourriture fut moins abondante, moins riche en calories, mais grâce aux efforts de l'économe, Mlle Chauveau et de Maurice, notre factotum, elle ne fut jamais « infecte » jusqu'à mon départ en octobre 1941. Je m'arrête là, je dépasse l'époque qui m'est impartie. Seul détail désagréable, les jours de classe, à midi, les demi-pensionnaires du lycée avaient leur réfectoire à côté du nôtre ; les voix de ces chères têtes blondes étaient assez aiguës heureusement, ils commençaient leur repas avant nous et le terminaient de même. Quel repos pour nos tympanes après leur départ !

Pendant les cours, au moins pour les littéraires, tantôt le professeur officiait seul, tantôt une élève s'exerçait à son futur métier d'enseignante. Et ce n'était pas toujours facile pour la cacique de trouver celles qui pouvaient ou voulaient se charger des exposés et des explications à la date voulue. Parmi tous les cours, l'un, de latin, emportait tous les succès : y paraissait, en effet, « La Sévrienne déchaînée » : les feuillets passaient sous les tables, dans les livres et les cahiers. Les travers de nos professeurs (qui n'en a pas ?) y étaient relevés par le rédacteur, l'humour incarné, et nous avions bien du mal à garder l'apparence du sérieux. Avec Mlle Streicher, sous-directrice, les littéraires étudiaient le beau langage régenté par Vaugelas. « *A l'audition l'on ne distingue pas la prononciation d'un t seul ou d'un t redoublé.* » Je me souviens de son œil malin pour observer nos réactions, quand elle nous raconte les démêlés d'Henri IV, revenu à l'obédience romaine et de son confesseur, le père Coton, qui le morigénait pour les affreux jurons habituels et lui conseillait de leur substituer « Jarni-coton ».

Le soir, il y avait le couvre-feu pour qu'un bon sommeil revigorât nos intellects. Mlle Vergès parcourait les couloirs, épiant quelque rai de lumière passant sous une porte. Des

lectrices intempérantes avaient la ressource d'enfourer sous les couvertures tête, livre et lampe de poche. Mais au bout de l'incartade, peut-être une bonne migraine.

L'année 1938-1939 fut la dernière à connaître, avant la guerre, la fête de l'École et la revue.

La fête de l'École était organisée par les élèves de deuxième année, les élèves des autres années ne manquèrent pas d'applaudir des numéros fort bien réussis. Auparavant, pour le dîner, le chef cuisinier s'était surpassé.

Les élèves de première année jouaient la revue. A vrai dire le spectacle ne respecta guère la règle des trois unités d'Aristote. Y furent évoqués le voyage de Daladier dans les colonies d'Afrique, l'animosité qui opposait deux professeurs de latin, la chute d'un professeur dans un escalier : ces marches vénérables du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avaient pas la parfaite horizontalité souhaitable. Mlle Vergès avait gentiment prêté à sa doublure la large écharpe, orange d'un côté, violette de l'autre, qu'elle portait le soir, allant « de couloir en couloir ». Le plus dur fut de trouver des costumes masculins pour les actrices.

Plus fréquemment, quand le travail ne pressait pas trop, nous nous réunissions dans une chambre qui arrivait à nous contenir, littéraires et scientifiques. Ces dernières, inspirées des Muses, avaient composé leur chanson dont le refrain était « *Nous sommes treize dans notre promo, dou...i..dou* » puis chacune chantait le couplet qui était censé refléter sa personnalité.

Pour terminer l'évocation de ma première année à l'École, je ne saurais oublier l'atmosphère de parfaite liberté de conscience. Le matin, au réfectoire, nous trouvions des journaux de diverses tendances. Sans compter les sorties possibles de 13 h à 14 h, les « talas » pouvaient, avant le petit déjeuner, se rendre à la messe à l'église de Sèvres et, le soir, chanter complies dans une chambre assez vaste des « Champs-Élysées ». Une élève de l'Église réformée participait avec les catholiques aux réunions de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul recevait dans sa chambre celles qu'intéressait une réflexion sur la Bible. Les rationalistes tenaient aussi des réunions.

Toutes nous connaissions les opinions de Mme Cotton, mais jamais, au grand jamais, il n'y eut tentative de sa part pour influencer les élèves et les leur faire partager : bel exemple de tolérance et de laïcité.

**Marie Girard**

58<sup>e</sup> Lettres Philosophie

Entrée à l'École en 1938, je fis partie de la dernière promotion suivant un cursus propre à l'École. Nous devons préparer en deux ans un examen portant le nom délicieusement désuet de « Certificat d'Aptitude à l'Enseignement Secondaire des Jeunes Filles », la troisième année étant consacrée à la préparation à l'Agrégation.

Par suite de la guerre et des lois d'exception de l'Occupation, mon séjour à l'École fut plus long que prévu. Comme élève, je connus ainsi trois directrices (Mmes Cotton, Hatinguais, Prenant) et beaucoup de camarades à travers de nombreuses promotions !

Mme Cotton, Directrice depuis 1936, obtint pour l'École le rattachement à l'Enseignement supérieur mais, par suite de pesanteurs administratives et psychologiques, c'est seulement en octobre 1939 que les élèves de l'École eurent le droit de suivre les cours en Sorbonne. Je profitai de cette réforme pour m'inscrire en licence, sans toutefois suivre les cours.

En première année, nous avions des cours de mathématiques et de physique : c'est surtout de ces derniers que je garde le souvenir, bien qu'étant essentiellement mathématicienne. Nous étions très intéressées par les cours de E. Bauer et de G. Bruhat (Directeur-adjoint de l'E.N.S. de la rue d'Ulm; ce dernier mourut en déportation).

En seconde année, nous n'avions plus que des cours de mathématiques. Avant même que la réforme soit achevée, Mme Cotton avait attiré à l'École de nouveaux enseignants, jeunes et brillants comme André Lichnerowicz ou de renommée internationale comme Élie Cartan. Mme Cotton fit appel à Jacqueline Ferrand comme agrégée-répétitrice ; celle-ci, ancienne élève de l'E.N.S. de la rue d'Ulm, effectua à l'École de Sèvres un travail énorme pour nous mettre au niveau de l'Agrégation.

Durant mes deux premières années d'étude, nous résidions dans la vieille École de Sèvres, d'aspect à la fois majestueux et austère ; les chambres étaient peu confortables mais nous profitions du magnifique parc. Mme Cotton avait assoupli la discipline, mais comme nous étions mineures jusqu'à 21 ans, il y avait encore une certaine surveillance.

En première année la vie à l'École me paraissait hors du temps alors que la guerre approchait. Cette « drôle de guerre » éclata en septembre 1939, ce qui changea l'atmosphère de l'École ; exercices de défense passive, élèves se rendant à la Sorbonne munies d'un masque à gaz !

La débâcle de mai-juin 1940 interrompit l'activité de l'École, qui fut occupée quelque temps par les troupes allemandes. Après maintes péripéties, l'École put rouvrir à l'automne 1940 dans un foyer d'étudiantes du boulevard Raspail.

Lors de l'exode de l'été 1940, je me réfugiai quelque temps avec ma famille à Lyon où, étant inscrite en licence à Paris, je pus passer les examens de calcul différentiel et mécanique rationnelle ; je me rendis à Toulouse pour passer les examens du « certificat d'aptitude ». Nous rentrâmes à Paris à l'automne et je retournai à l'École pour la reprise des cours en novembre 1940.

Dès le mois d'octobre 1940, le Gouvernement de Vichy promulgua des lois racistes qui interdisaient aux Juifs d'exercer le métier de professeur et de se présenter à l'Agrégation. Mme Cotton eut le courage de garder les élèves juives à l'École en 3<sup>e</sup> année et même, plus tard, d'obtenir pour nous une 4<sup>e</sup> année. Nous étions trois dans notre promotion à nous trouver dans cette situation (Andrée Dana, mathématicienne, Suzanne Liebers, historienne et moi-même).

Rétrospectivement je pense avoir fait preuve de beaucoup d'optimisme en travaillant assidûment à la préparation de l'Agrégation (problèmes et leçons), pensant que cela me servirait un jour. En réalité durant l'année 1940-1941, la situation militaire de l'Europe ne laissait pas beaucoup d'espoir. Ceux qui n'ont pas vécu cette époque peuvent peut-être difficilement se rendre compte du traumatisme subi par la population d'un pays atteint par la défaite, occupé à moitié, passant brusquement de la démocratie à un régime autoritaire, avec ses victimes militaires (soldats tués ou prisonniers) et civiles.

Avant d'être brusquement mise à la retraite en 1941, Mme Cotton eut le temps d'obtenir pour nous trois une quatrième année durant laquelle nous avons préparé l'équivalent de ce qui fut plus tard la thèse de 3<sup>e</sup> cycle. Seule Andrée Bana, dont la famille habitait Nice, fut interne.

Durant l'année scolaire 1941-1942, l'École s'agrandit en occupant des locaux rue de Chevreuse où logeaient les littéraires et où les scientifiques prenaient leurs repas. L'École garda ses « deux domiciles » jusqu'à son installation boulevard Jourdan.

Je préparai cette thèse sous la direction d'Élie Cartan qui me donna le goût de la recherche mathématique et surtout de la géométrie différentielle. Je n'allais pas régulièrement à l'École ; j'y prenais mes repas les jours où je suivais un cours d'É. Cartan. Vu les circonstances, je menais une vie aussi effacée que possible ; néanmoins j'ai suivi en Sorbonne quelques cours de physique générale, pour compléter ma licence.

Quand, en juin 1942, le port de l'étoile jaune fut imposé, Andrée Dana fut mise en demeure de quitter l'École ; elle rejoignit Nice où elle fut arrêtée avec toute sa famille et mourut en déportation.



Pour cette période, je tiens à rendre hommage à Mlle Chauveau, intendante de l'École. Elle réussissait à nous procurer du ravitaillement, se rendant à la campagne dans une camionnette conduite par le chauffeur « Maurice » ; tous deux prenaient de grands risques. Ensuite, quand je quittai l'École en juin 1942, Mlle Chauveau, en se procurant un papier à tête de la Direction et en concertation avec les professeurs qui m'avaient connue, demanda à ceux-ci une attestation prouvant que j'avais effectué une bonne scolarité à l'École ; dans le style de l'époque, ce papier vantait mon travail et mon application !

Le port de l'étoile jaune puis les grandes rafles de l'été 1942 nous incitèrent à quitter Paris pour la zone dite « libre » ; c'est ainsi que mes soeurs et moi partîmes pour Lyon en passant par Limoges pour franchir la ligne de démarcation ; nos parents suivirent lors des fêtes de Noël.

La vie à Lyon devenait de plus en plus difficile, surtout quand toute la France fut occupée. Nous vivions sous de faux noms, ce qui était d'autant plus compliqué que nous devions avoir des cartes d'alimentation. Chaque jour nous apprenions que des membres de notre famille ou des amis étaient arrêtés. En 1943, la Gestapo est venue s'installer sur les quais de la Saône, tout près de notre immeuble ; nous pensions que c'étaient uniquement les services administratifs et c'est plus tard que nous avons appris que le sinistre Barbie y pratiquait des interrogatoires. Si mes parents, mes sœurs et moi-même avons pu échapper aux arrestations, ce fut dû à la chance et aussi à la discrétion des Lyonnais. Le jour de la libération de Lyon, la concierge nous apprit que tous les habitants de l'immeuble s'étaient fait du souci pour nous, alors que nous pensions être passés inaperçus.

Pour subsister, je donnais des leçons particulières ; de plus, Élie Cartan était intervenu auprès du doyen de la faculté des sciences de Paris pour que j'obtienne une bourse. Je lui en suis d'autant plus reconnaissante qu'un de ses fils fut arrêté par les Allemands pour faits de résistance et devait être exécuté. Pour continuer mes recherches mathématiques, É. Cartan me conseilla de me mettre en rapport avec un de ses anciens élèves, C. Ehresmann, replié à Clermont-Ferrand, mais il me fut difficile de me déplacer quand la France entière fut occupée à l'automne 1942 et je ne poursuivis mon travail sous la direction de C. Ehresmann qu'après la guerre.

Grâce à la B.B.C. nous étions au courant de tous les événements militaires. Le débarquement en Normandie en juin 1944, la progression des troupes, la libération de Paris le 25 août 1944, nous emplissaient d'espoir et de joie ; mais dans la région lyonnaise, la Milice française se montrait de plus en plus nerveuse et procédait à de nombreuses arrestations. Enfin Lyon fut libérée le 4 septembre 1944 par les troupes alliées débarquées le 15 août dans le Midi. Auparavant nous vîmes défiler le long des quais de la Saône, la Gestapo qui embarquait ses dossiers dans des camions, puis plus tard les troupes allemandes de moins en moins motorisées, se nourrissant d'abricots achetés au marché dont ils remplissaient leurs casques ; certaines troupes encadraient des prisonniers américains qui nous saluaient. Enfin le dernier jour, nous restâmes à la cave car les Allemands firent sauter tous les ponts sur le Rhône, puis sur la Saône.

Dès que les communications postales avec Paris furent rétablies, je me mis en rapport avec l'École de Sèvres où Mme Prenant venait d'être nommée directrice. Celle-ci offrait de m'accueillir à l'École pour une nouvelle année scolaire afin de préparer l'Agrégation 1944 ; les épreuves de juin n'ayant pas eu lieu étaient reportées à décembre 1944 pour l'écrit et aux vacances de Pâques 1945 pour l'oral. Grâce à un ordre de mission du Rectorat de Lyon, je pus obtenir une place dans un train en partance pour Paris ; je devins à nouveau interne boulevard Raspail parmi les professeurs contribuant à la préparation à l'Agrégation, on notait Henri Cartan (fils d'Élie Cartan) et Laurent Schwartz. Ce que j'avais appris durant l'année 1940-1941 me fut fort utile. L'écrit eut lieu à la Sorbonne, mais en cette période de restrictions de toutes sortes nous n'étions pas sûres que les locaux de la Sorbonne seraient chauffés. C'est

pourquoi l'Intendante, toujours attentive au confort des élèves, nous prépara des grogs, des bouteilles thermos ; heureusement une certaine quantité de charbon fut débloquée au dernier moment ; je n'eus pas besoin de boire le grog, dont je n'aimais pas le goût, ce qui me permit d'avoir l'esprit plus clair !

Reçue à l'Agrégation et réintégrée dans l'Enseignement, je fus nommée, pour le 3<sup>e</sup> trimestre de l'année 1944-1945, professeur au lycée de Douai, achevant ainsi ma longue scolarité de Sévrienne. Ces deux derniers trimestres passés à l'École me permirent de connaître Mme Prenant dont je pus apprécier les qualités de cœur et d'intelligence. Après les années de tristesse, Mme Prenant libéralisa la vie à l'École et permit l'ouverture des études à de nouveaux horizons, favorisant l'entrée au C.N.R.S. ou à l'Université ; en même temps, elle encourageait celles d'entre nous qui préféraient se consacrer à l'Enseignement secondaire. Alors que ma vie professionnelle m'éloignait de Paris, je ne manquais pas, toutes les fois que je me rendais dans la Capitale, d'aller rendre visite à Mme Prenant.

Je suis toujours restée très attachée à l'École, dont les Professeurs ont su me soutenir dans les moments les plus difficiles et m'ont donné le goût de la recherche scientifique ; c'est pourquoi j'ai accepté à deux reprises de donner des cours aux Sévriennes, en plus de mon service à l'Université, et de faire passer le concours d'entrée de 1965 à 1967.

Les bouleversements de l'époque 1938-1945, avec ses événements plus ou moins heureux m'ont permis d'être le témoin de l'évolution de l'École ; ce fut une chance pour cette École, en ces années cruciales pour son développement, d'avoir eu comme directrices, des femmes aussi remarquables que Mme Cotton et Mme Prenant.

**Paulette Libermann**  
58<sup>e</sup> Sciences Mathématiques

**PROMOTION 1939**

**59<sup>e</sup>**

**Le Paradis.** Lorsqu'au bout d'une longue nuit de train, j'ai pénétré, en octobre 1939, dans cette École tant convoitée, j'étais étourdie de sentiments multiples, puissants, enthousiastes. Car depuis mon entrée en 6<sup>e</sup> de lycée, mes parents instituteurs m'avaient littéralement vouée à Sèvres ! Après tant d'années de vocation imposée (j'avais même refusé une bourse de Licence après un premier échec, pour pouvoir affronter le concours une deuxième fois), voici qu'enfin se réalisait mon rêve, leur rêve.

Vue de la route de Versailles, la belle ordonnance classique du bâtiment principal m'était apparue à l'arrivée avec la solennité qu'exigeait mon émotion. Au fond d'un hall d'entrée banal, un court escalier tournant, massif et sombre, me conduisit vers la lumière de ce qui me parut « le Saint des Saints » ! En ce temps-là, une fille de vingt ans avait le goût du rêve. Tout me parut imprégné des charmes de l'Histoire.

La longue bâtisse royale s'adossait à la colline sans vraiment la toucher. La tranchée profonde qui l'en séparait éclairait avec parcimonie, au niveau inférieur, le « Couloir Bleu », qui déroulait au sol son camaïeu de belles mosaïques, évocation de l'ancienne Manufacture Royale de porcelaine. A l'étage au-dessus, au niveau de la terrasse et du jardin taillés dans la colline, courait cette fois le « Couloir Jaune », où le soleil pouvait entrer joyeusement : on y trouvait les principales salles de cours, les réfectoires, et la célèbre bibliothèque aux boiseries « gris Pompadour » ; un portrait du Roi y faisait face à un médaillon sculpté, de même taille, occulté par un lambris, où se dissimulait à nos chastes regards le portrait de la favorite (du moins, le disait-on !) ; on avait exposé là une « chasse » de porcelaine blanche, œuvre de la Manufacture. La trace du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était aussi le délicat Pavillon de Lulli construit dans le jardin, entouré de rhododendrons géants, mais avoisinant un anachronique jardin japonais avec petit pont et magnolia.

Auprès de ces splendeurs, notre piètre logement aurait pu paraître décevant ! Les installations d'hygiène n'y avaient guère progressé depuis Mme de Pompadour... Mais mon rêve était encore plus aveugle qu'exigeant, et d'ailleurs en ce temps-là, surtout dans une famille modeste comme la mienne, on s'accommodait d'un confort très rudimentaire ; et je n'eus aucune peine à trouver l'installation pleine de charme ! Nos chambres individuelles auraient dû s'aligner sur les couloirs des deux derniers étages. Mais le dernier étage, à « la Mansart », avec ses structures de bois présentait un danger accru en cas de bombardement, et la guerre venait de commencer : aussi avait-on abandonné cet étage. Nous étions donc regroupées deux par deux dans les chambres du troisième étage de pierre. Était-ce le hasard ? ou la sagesse de notre directrice ? Nous nous sommes souvent trouvées groupées par affinités. De plus, dans notre chambre, nous étions trois, deux physiciennes et une philosophe, et ce fut un grand bonheur ! Car rapidement s'établirent des liens amicaux et culturels avec le groupe des philosophes, ce qui élargit merveilleusement notre horizon et le leur. Cela nous fit oublier les lits trop serrés dans cette chambre exigüe, les pauvres vieilles étagères de contreplaqué, le linoléum « caca d'oie » fissuré, la cheminée de stuc noir encombrante et inutile ; hors des chambres, notre armoire dans le couloir, et les quelques lavabos collectifs groupés dans un élargissement du couloir, à la vue de tous, sans porte ni rideau, en compagnie d'un petit réchaud à gaz et d'un unique balai ! Pour notre toilette il fallait choisir entre hygiène et pudibonderie : un cas de conscience à cette époque... Certes on pouvait avoir un bain : il suffisait de descendre au bout du « Couloir Bleu », où l'on avait aménagé plusieurs cabines rudimentaires avec baignoires ; c'est là que régnait Désirée Guillotin, employée modèle et aimée de toute l'École : la coutume voulait qu'on lui donnât cinq sous pour un bain, mais elle aimait encore mieux qu'ils fussent assortis de cinq minutes de bavardage amical.

Sur ce petit paradis de la colline de Sèvres régnait notre merveilleuse Directrice, Mme Cotton-Feytis, nommée à ce poste prestigieux en 1936 sous le ministère de Jean Zay. C'est de ce moment que date aussi le premier décret présageant une assimilation entre les deux Écoles,

Sèvres et rue d'Ulm. (Elle vient de s'achever... presque 60 ans plus tard !!). Par ce décret, notre « École des Professeurs-Femmes pour l'Enseignement des Jeunes Filles » devenait « École normale supérieure des Jeunes Filles » passant de l'Enseignement secondaire à l'Enseignement supérieur. Et nulle n'était plus digne que Mme Cotton de devenir la première Directrice de Sèvres sous ce nouveau statut : docteur en Sciences Physiques, ancienne Sévrienne, ayant travaillé avec Marie Curie, elle était aussi Assistante à l'École (elle était l'épouse du grand physicien Aimé Cotton). Elle était proche de nous, d'un abord toujours disponible. Sa grande silhouette maigre, toujours vêtue de noir sans la moindre recherche, son chignon sans apprêts, son visage pâle défloré par une vilaine cicatrice, ne laissaient pas deviner au premier abord la somme de dévouement, d'énergie, d'ingéniosité, de courage, de bonté, qu'elle allait mettre à notre service dans les jours sombres à venir (et dont elle avait déjà fait preuve depuis notre installation). Elle a été le défenseur vigilant de nos études, de notre culture, de notre existence matérielle, de notre confort, mais aussi de notre liberté, tant physique que morale ou intellectuelle.

Mes parents pouvaient être comblés ! Leur fille réaliserait leur vieux rêve, son avenir de fonctionnaire semblait désormais assuré, et elle obtiendrait son titre de Professeur des Lycées et Collèges dans les meilleures conditions matérielles et pédagogiques. La guerre, certes, venait de commencer, mais semblait s'être rapidement figée dans un immobilisme rassurant ; et comme pour toute guerre on était certain qu'elle serait bientôt terminée...

Mais cette aveugle quiétude d'octobre 39 allait être aussitôt balayée, pour les Sévriennes, par une double tempête : à la tempête mondiale de la guerre se superposerait la difficile métamorphose de notre statut universitaire. Dans ce double ouragan Mme Cotton tenait bon la barre, se montrant à la fois prévoyante et inventive. Elle la tint deux ans encore, puis fut « limogée » par Vichy en octobre 41. Elle devint à la Libération présidente de l'Union des Femmes Françaises, dont certains lui reprochèrent alors l'obéissance communiste : mais par là elle continuait à défendre le statut de la Femme comme elle avait défendu naguère le statut de ses Normaliennes.

Mais revenons à ce dangereux automne 1939 ! Certes le bonheur paisible de Sèvres avait vécu : il nous fallait quitter notre île.

**Le nouveau cursus de nos études.** Entre le fameux décret de 1936 et la rentrée de 1939, les choses n'avaient guère évolué. L'assimilation projetée en haut lieu se heurtait à de nombreuses résistances, parmi lesquelles je donnerai seulement l'exemple d'un important obstacle matériel : notre réel éloignement du Quartier latin. On laissera délibérément dans l'ombre toute dissertation sur les susceptibilités, les traditions, les renommées, etc. ces considérations ne pouvant être que spéculatives après presque soixante années d'écart ! Il est certain que l'organisation matérielle de nos cours et de nos examens demanda un gigantesque effort, et avança lentement, comme à tâtons, jusqu'à la rentrée 1939. Donnons d'abord une idée de ces années de transition, fort bien évoquées par quelques témoignages dans les deux derniers Bulletins de l'Association des Anciennes Élèves de Sèvres. Avant 1936 l'École vivait « en autarcie », avec certes des professeurs renommés, mais une sanction purement interne des études, avec des examens internes, sans péréquation avec ceux de la Licence par exemple.

Entre 1936 et 1939 Mme Cotton obtint quelques rapprochements entre l'enseignement à Sèvres et l'enseignement à la rue d'Ulm : c'est ainsi qu'en 1939 le poste d'Agrégée Répétitrice de Mathématiques fut confié à une Ulmienne, Jacqueline Ferrand, fraîche émoulue de l'Agrégation masculine ; elle avait notre âge et fut pour nous « Jacqueline », aussi aimable qu'efficace.

Pendant cette période, les concours d'entrée à Sèvres se calquèrent peu à peu sur ceux de la rue d'Ulm, restant toutefois séparés ; par exemple, les candidates au concours de 1939, dont j'étais, apprirent dans leurs « taupes » respectives qu'elles devaient se remettre à une

seconde langue, fût-elle le latin! Et les jeunes filles perdirent le droit de se présenter au concours d'entrée chez les garçons.

Et qu'advenait-il alors des Sévriennes des promotions 36, 37, 38 ? Elles continuaient à passer leurs examens internes : certaines ont bien voulu me confier, sans exiger le secret, qu'elles étaient assez décontractées... Mais, dès 1937 pour les unes, 1938 pour les autres, elles avaient effectué aussi un mouvement d'approche vers l'Université : soit qu'elles aient déjà amorcé une Licence avant leur entrée à l'École ; soit que, sur les conseils de Mme Cotton, elles aient suivi en Sorbonne des cours et des travaux pratiques et obtenu ainsi des titres universitaires. La prudence exigeait en effet de se demander si la péréquation éventuelle ne serait pas désavantageuse pour les titres du régime interne.

Et à présent c'était à nous, promotion 1939, de rencontrer l'Université au moment même où éclatait la guerre ! Pour nous, plus de doute, la voie était tracée fermement : comme nos camarades de la rue d'Ulm nous devions suivre le cursus universitaire national, et bénéficier en outre de cours particuliers, soit chez nous à Sèvres, soit plus tard avec les garçons à la rue d'Ulm.

Il serait fastidieux de décrire *in extenso* l'organisation des études de Licence dans une École où coexistaient de multiples sections littéraires ou scientifiques. Notre petite promotion scientifique de quatorze élèves comprenait par exemple sept mathématiciennes, six physiciennes et une naturaliste. La nouvelle organisation s'avérait donc très complexe pour l'ensemble de l'École.

Au cours de nos deux premières années d'École nous devions préparer la Licence, qui comprenait trois certificats :

- pour les mathématiciennes, en première année, Calcul différentiel et Physique générale ; en deuxième année, Mécanique rationnelle ; auquel s'ajoutait un certificat tenant lieu de diplôme.

- pour les physiciennes, en première année, Calcul différentiel et Physique générale ; en deuxième année, Mécanique rationnelle et Chimie générale ; soit, pour ces dernières, un certificat de plus, qui leur conférait une deuxième Licence ; celle de mathématiques (belle affaire pour leurs futurs chefs d'établissement !), mais il ne les dispensait pas d'une année de laboratoire pour préparer ce fameux diplôme, et elles avaient le bonheur (oui, oui !) de passer quatre ans à l'École au lieu de trois !

La complexité d'un exemple aussi ponctuel donne, si on l'étend à l'École tout entière, une idée des difficultés d'organisation. Encore n'ai-je rien dit des cours propres à l'École, dont nous avons le privilège de profiter. Le certificat de Calcul différentiel, par exemple, se préparait entièrement à l'École. Aussi les professeurs de l'École étaient-ils surtout des mathématiciens (MM. Villat, Cartan, Garnier, Pérès, Mlle Ferrand), et quelques physiciens et chimistes (M. Foch, Mlle de Schutzenbach, Mlle Chenot).

Mais trêve des exposés administratifs ! Il était cependant indispensable de les aborder pour mettre en évidence deux idées :

1. Il fallait faire preuve de beaucoup de détermination pour lancer l'École dans l'aventure de cette mutation ; et si cela n'avait pas été amorcé avant l'arrivée au pouvoir du gouvernement de Vichy, la cause des femmes était perdue. Mme Cotton mérite notre reconnaissance.

2. La chose n'a pas été facile non plus pour nous, les élèves : ce programme exigeait beaucoup de travail et de déplacements, et la journée moyenne de la Sévrienne s'avéra bien remplie. C'en était décidément fini de la « dolce vita », même avec les loisirs que l'on décrira plus loin.

**Des journées très ordinaires.** L'année scolaire 1939-1940 coïncida exactement avec ce qu'on a pris l'habitude, plus tard, d'appeler « la drôle de guerre ». Aussi, au début, et

paradoxalement, la guerre, ce mal souverain, perturba-t-elle moins notre vie quotidienne que ne le fit notre nouveau statut. (Elle devait plus tard se rattraper largement).

La nouvelle organisation de notre existence était évidemment rendue très difficile par notre logement à Sèvres, si loin de la Sorbonne, surtout pour les sections qui devaient impérativement participer à des travaux pratiques. Par exemple, nous, les physiciennes, allions trois fois par semaine à Paris pour la journée entière. Nous quittions l'École à pied vers 6 h 30 (de nuit en hiver, et souvent dans la neige), portant en bandoulière notre obligatoire masque à gaz, qui faisait rire les gens ; nous marchions jusqu'au Pont de Sèvres pour prendre le métro : il fit extrêmement froid cet hiver-là, et la Seine charriait de vraies banquises ! Le métro nous laissait, une heure plus tard, à la station Odéon, d'où nous nous hâtions, toujours à pied, vers la Sorbonne. Quatre longues heures de travaux pratiques de Physique, en station debout, achevaient de nous épuiser... et de nous affamer !

Nous allions ensuite, toujours à pied, manger vers 13 h, dans un foyer pour étudiantes, sur l'avenue de l'Observatoire ; on y attendait l'heure du repas dans une petite salle sombre, sans chauffage, et on nous interdisait tout éclat de voix. Bien que les restrictions ne fussent pas encore apparues à cette époque, on nous faisait manger si peu que nous finîmes par nous plaindre, et Mme Cotton obtint une amélioration. Mais quel triste endroit et quels tristes repas !

L'après-midi nous avions des cours à la Sorbonne où nous retournions... à pied ; si nous devions attendre, nous traînions un quart d'heure boulevard Saint-Michel, ou bien nous allions nous asseoir à la bibliothèque, trop peu de temps pour y entreprendre quelque travail sérieux. L'heure du cours enfin arrivait, et nous gagnions l'amphithéâtre : sous les célèbres fresques de Puvis de Chavannes, dans des foules de plus de trois cents étudiants, nous arrivions en corps constitué avec nos masques à gaz ! Nous, glissant à la queue leu leu dans les travées ; et il va de soi que nous obtenions, au début, un franc succès d'hilarité ! Ces cours étaient également suivis par les élèves de première année de la rue d'Ulm, mais les relations furent très longues à s'établir... était-ce à cause des masques à gaz ?

Dans cette foule attentive, je luttais contre la fatigue mais ne parvenais pas à la fois à comprendre et à prendre des notes : ah ! cette équation de Poisson ! Elle me glissait entre les doigts, sa simplicité narguait mon ignorance et mon incapacité ! Quelle différence avec ma petite « taupe » du lycée Montgrand à Marseille, où nous étions neuf, tous niveaux confondus ! Seul l'humour occasionnel de M. Darmois, en Thermodynamique, venait parfois me reconforter. Heureusement mes parents vinrent à mon secours en m'offrant le Cours de Physique de Georges Bruhat, une très grosse dépense pour eux. Au printemps apparurent enfin les « polys » des cours de Sorbonne : bien tard !

Après les cours, très lasses, nous refaisions en sens inverse le long voyage vers Sèvres. Les soirées ne pouvaient être très studieuses, car la fatigue avait vidé nos cerveaux. C'est là, au calme dans l'École chaude et silencieuse, que nous avons apprécié les conversations, de promotion à promotion, de discipline à discipline, autour de nombreuses tasses de thé : ce fut un des bonheurs que nous offrit l'École.

Il fallait aussi consacrer quelques moments à corriger des copies du Centre d'Enseignement par Correspondance, car nous étions pauvres ! Nos études et notre pension certes étaient gratuites (moyennant la signature d'un engagement décennal). Mais le « pécule » qu'on nous versait en sus rimait avec « ridicule » et s'avérait très insuffisant pour subvenir aux modestes besoins de notre entretien vestimentaire, de nos frais de livres et de papeterie, de nos voyages vers nos familles, de nos raisonnables loisirs.

Les journées où nous restions à Sèvres étaient occupées par les cours internes, l'étude des cours externes, la résolution des problèmes de mathématiques et de physique proposés par les Assistants, et par la rédaction très soignée des compte rendus de travaux pratiques, avec la critique minutieuse de leurs résultats.

En février nous eûmes à subir un « partiel » de travaux pratiques à la Sorbonne. Chacune s'en tira avec plus ou moins de bonheur ; Lucienne a même retrouvé nos notes dans ses fameuses lettres, mais aussi cette histoire peu banale : le jour du partiel, on nous a fait attendre, les Normaliens et les Sévriennes, dans une même salle, et voilà qu'ils avaient apporté des instruments de musique, et ils se sont mis à en jouer et à chanter, et je suis allée chanter aussi. Chose étrange, je n'ai aucun souvenir de ce qui fut probablement la première manifestation amicale entre Normaliens et Sévriennes !

Nous devions souvent veiller tard après le dîner. Le concierge-factotum avait la consigne de commuter nos 120 volts en 30 volts dès 22 heures, transformant ainsi nos lampes en veilleuses. Mais on découvrit une « mine » d'ampoules de 24 volts chez un électricien du boulevard Richard-Lenoir, et nos expéditions à la Bastille épuisèrent son stock ! Survoltées sous 30 volts, ces ampoules donnèrent une éclatante lumière bleutée... et grillèrent nos abat-jour ! Outre la lumière, on avait le petit plaisir de taquiner l'administration qui nous avait taquinées ! Mais après quelques soirées de fonctionnement généralisé, Mme Cotton, vers 23 heures, pria le concierge de rétablir pour un court instant les 120 volts normaux : toutes nos lampes en pleine action clandestine « défuntèrent » avec un bel ensemble ! Nous en rîmes, en bonnes joueuses, et tout danger d'incendie fut désormais écarté.

La nuit, des alertes aériennes nous envoyaient parfois aux abris mais on n'avait pas encore peur ; seule la D.C.A. tirait, la guerre faisait encore la chattemite. Toutefois les alertes se multiplièrent dès le printemps 1940, et les nouvelles empirèrent. La guerre arrivait dans nos familles : des frères, des fiancés, voire des pères étaient mobilisés, et on disait qu'il y avait déjà des morts. Plusieurs Sévriennes s'étaient mariées à la déclaration de guerre, d'autres les imitèrent. Selon le règlement, elles auraient dû habiter hors de l'École : Mme Cotton leur offrit, en bout de bâtiment et au rez-de-chaussée, des locaux indépendants où elles purent recevoir leurs maris permissionnaires ; on ne tarda pas, bien entendu, à appeler cet asile « le Gynécée » !

Cette rentrée singulière de 1939 s'était donc ouverte sur une année de travail intense, d'angoisses, de soucis, de drames pour certaines. Et aussi de temps perdu en déplacements, de veilles, de fatigue : les garçons avaient bien de la chance d'habiter Paris. Mais une excellente Intendante, et un excellent cuisinier, dans des locaux désuets mais bien chauffés, permettaient du moins à notre jeunesse peu exigeante de faire abstraction, sinon de la guerre, du moins de certains inconforts mineurs !

Surtout, dans cette École merveilleuse, on rencontrait tout à coup la liberté.

**La liberté et les plaisirs.** C'est vrai qu'elle fut difficile, cette première année ! Et pourtant, depuis que j'ai retrouvé, pour écrire ces lignes, plusieurs de mes anciennes camarades, il m'apparaît que toutes en ont gardé, comme moi, une impérissable nostalgie. Combien de fois, mariée et mère de famille n'ai-je pas rêvé qu'on me permettait une cinquième année... dans la vieille École de Sèvres bien sûr !

Pour comprendre ce sentiment général, il faut remonter à soixante ans en arrière et prendre conscience de ce qu'était alors la condition des jeunes filles. Mes parents certes m'aimaient, mais me tenaient solidement en bride : s'ils m'avaient laissé adhérer aux Auberges de Jeunesse, ils me défendaient d'y aller, même avec mon frère, pour plus d'une journée ; je ne devais jamais sortir sans chapeau, ni sans bas ; je ne pouvais aller voir que des amies féminines, et devais rentrer ponctuellement à l'heure dite... C'était alors la coutume, surtout en province, et sans doute n'étais-je pas seule dans mon cas ? Mais bien que nous eussions vingt ans, cette discipline était acceptée parce que nous étions, conjointement, écrasées par la préparation du concours d'entrée à Sèvres : dans nos classes préparatoires, l'enseignement avait été impitoyable, intensif et minuté, et nous avions oublié le monde et nous-mêmes ! Que de dimanches passés à démontrer que trois points étaient alignés !



A Sèvres, ô surprise ! la seule discipline fut désormais celle de notre raison. Pour sortir librement, nous inscrivions seulement, au passage à la loge, notre nom si nous allions dans le voisinage, notre nom et « Paris » si nous allions plus loin. Nous avions un correspondant, mais nous pouvions passer sans formalités le week-end ailleurs (j'ai écrit un jour : Caverne des Brigands, forêt de Fontainebleau). Mme Cotton nous a toujours fait confiance, je n'ai jamais perçu l'ombre d'une vérification. Toutefois nous avions deux surveillantes... bienveillantes ! Mlle Vergès et Mlle Goby, qui faisaient une tournée matin et soir pour voir si nous allions bien, si nous ne nous couchions pas trop tard, et si tout le monde était bien rentré !

Pour moi, cette ouverture fut une révélation. Soudain je me sentis responsable de mes actes, de mon avenir (un peu exposée peut-être). C'était une nouvelle naissance au monde. Ce sentiment nouveau, bouleversant, éclipsait à lui seul tous les autres bonheurs.

Pourtant, que d'autres bonheurs !

D'abord il y eut celui de vivre à la campagne : car cette banlieue (Sèvres, Meudon, Ville-d'Avray, Saint-Cloud...) se paraît encore de bois superbes, de routes rurales, de champs, de prés. Après le déjeuner, les jours où l'on restait à Sèvres, on allait s'aérer une demi-heure : tantôt on grimpait jusqu'au parc de Saint-Cloud par une ruelle pavée et tortueuse, tantôt on allait voir dans les bois de Meudon les lacs de jacinthes bleues que le printemps y répandait.

Il existait à l'École un groupe des Auberges de Jeunesse, et j'ai trouvé là de nombreuses amitiés parmi les Sévriennes. Souvent nous allions passer le week-end à l'Auberge de Bois-d'Arcy près de Plaisir, où nous nous rendions à pied le samedi soir, en passant par Saint-Cyr-l'École. Nous y rencontrions des ouvriers de l'usine Renault de Boulogne-Billancourt, et aussi des Normaliens de la rue d'Ulm : ce fut là le premier lien solide avec l'autre École.

Le deuxième bonheur fut la culture. Notre adolescence trop obnubilée par la préparation du concours d'entrée n'avait jamais assez de loisirs pour s'écarter si peu que ce soit de sa spécialisation outrancière : la bête à concours n'est pas cultivée, même si sa tête est bien pleine. De plus, les moyens de diffusion de la culture, expositions, musées, concerts, étaient plutôt indigents en province, mis à part les livres ; le microsillon n'existait pas, et il fallait deux heures pour écouter sur un phono à aiguille et manivelle les DIX disques de la IX<sup>e</sup> symphonie de Beethoven ! Élève en violon au conservatoire de Marseille, je ne devais mes connaissances qu'à ce privilège, aux concerts classiques offerts une ou deux fois l'an aux écoles par la municipalité, et au lycée où j'avais « rencontré », après l'arrivée d'un phono en classe de musique, la Passion selon saint Matthieu, la Marche militaire de Schubert et trois opéras de Glück avec la chorale : un bagage bien mince en vérité ! Mais de Sèvres, on pouvait aller aux spectacles parisiens en toute liberté : un repas froid attendait même notre retour dans l'École endormie. Avec d'autres camarades je découvris les grands chefs et leurs grands orchestres : Paul Paray chantait avec les musiciens et semblait prêt à s'envoler ; Charles Münch, à la répétition générale du samedi matin (5 francs pour les étudiants), arrêtait tout l'orchestre du Conservatoire pour corriger une maladresse, et j'étais à la fois subjuguée par l'efficacité de ce travail et inexplicablement désolée pour le musicien incriminé ! Je vivais.

Même entre nous, nous chantions volontiers à plusieurs voix et même parfois très discrètement dans la rue, et sans chapeau... Si mes parents m'avaient vue !

La culture venait aussi à nous dans l'École même. La grande comédienne Mme Dussane venait, dans l'intérêt immédiat des littéraires, mais pour notre plaisir à toutes si nous le désirions, nous donner des lectures de beaux textes littéraires : je me souviens par exemple d'un « Melon » dont j'arrivai presque à percevoir l'odeur ! Nous pouvions également fréquenter la chorale dirigée par Mme Sauvrezis, et les œuvres originales et difficiles qu'elle nous proposait affleurent encore parfois dans mon souvenir.

Nos études et nos loisirs raisonnables nous laissaient parfois le temps de nous attarder dans la salle du courrier, qui était aussi salle de la presse. Journaux et revues étalaient sur une grande table un large éventail d'opinions. Il y avait là aussi un piano d'étude. En fait nos lieux

de discussion étaient plutôt nos chambres. Pourtant journaux et radio ne nous laissaient pas indifférentes : nous avions assisté à l'avènement du fascisme en Italie, en Espagne, et aux guerres d'Éthiopie, puis d'Espagne, et depuis quelques années nous assistions à l'ascension d'Hitler, et du nazisme ; et maintenant la guerre nous attaquait directement : aussi les nouvelles étaient-elles écoutées avec grand intérêt par un grand nombre d'élèves. (Plus tard elles durent le faire clandestinement, bien entendu). Mais à cette époque les véritables enjeux de cette guerre n'apparaissaient pas encore très clairement et on ne mesurait pas encore l'horreur du nazisme : j'avoue pour ma part que ma conscience politique restait très théorique, et sans doute n'étais-je pas la seule à me contenter encore, pour l'heure, d'un idéalisme dépassé par les événements ? Aussi, malgré la présence parmi les élèves d'une Phalangiste avouée, n'ai-je pas gardé le souvenir, pour cette année-là, de quelque autre militantisme agressif, ni politique ni religieux. Cela changea bientôt.

Paris, la culture, l'amitié, la liberté, la nature, il fallait résister aux tentations ! Les examens de fin d'année s'annonçaient : on nous proposait déjà un supplément protéiné au petit déjeuner...

C'est sûr : nous étions des privilégiées.

**La fuite.** C'est alors que la « drôle de guerre », soudain, fit place à l'invasion.

Les Belges, puis les Français du Nord, arrivèrent par vagues avec tous les drames dont on se souvient depuis, mais dont on ne saisissait pas encore l'ampleur tragique. Nous ne les voyions pas passer : ni Sèvres, ni le Quartier latin ne se trouvaient sur les routes de l'exode. Un matin, on demanda des volontaires pour aller avec Jacqueline Ferrand aux environs de Dreux nettoyer une maison qui pourrait éventuellement servir de refuge, nous ne savions pour qui : un joli pavillon entièrement vide, s'ouvrant par une salle vitrée sur un jardin abandonné envahi par les plantes sauvages. Ce vide et cet abandon accentuaient encore l'absence de ces inconnus que nous ne verrions jamais : j'éprouvai un étrange sentiment d'irréalité.

Il n'y avait plus de cours, ni à Paris ni à Sèvres. Nous faisons des révisions en vue d'examens devenus hypothétiques. Nous ne sortions plus de l'École, ou du jardin où fleurissaient les belles « tulipes » roses du Magnolia soulangeana et les premiers rhododendrons pourpres autour du Pavillon de Lulli. Le temps était superbe.

Nous n'avions que de rares nouvelles des nôtres, et seulement par lettre : le téléphone était alors un luxe que possédaient très peu de particuliers, on télégraphiait dans les cas d'urgence. Cent fois par jour on écoutait les nouvelles à la radio ; en ce temps-là on était encore confiant et crédule à l'égard des informations de la T.S.F. ; mais on ne tarda pas à savoir ce que signifiait « se replier sur des positions préparées à l'avance » et à prendre conscience du drame en marche. Dans l'angoisse naissante, et dans la torpeur de juin, nous attendions un sort inconnu.

Pour certaines, la famille habitait des régions non encore envahies par l'armée allemande, ou bien s'y était déjà réfugiée : celles-là savaient où se rendre en cas d'évacuation de l'École. Mais que dire des filles des départements du Nord ? Y aurait-il même encore des trains ? Mme Cotton nous persuada d'attendre dans le calme tandis qu'elle tentait d'obtenir, pour les élèves, l'autorisation de quitter l'École, avec la possibilité de passer leurs examens dans l'université la plus proche de leur lieu de repliement.

Les autorisations arrivèrent le 9 juin dans la matinée, et dès ce moment, il n'y eut plus un instant à perdre, car le front des envahisseurs arrivait presque à la vitesse de leurs side-cars. Paris était presque investi (il le fut le 12), et bientôt il n'y aurait plus de train pour s'en échapper ! Celles qui habitaient la zone envahie partirent en catastrophe selon leur inspiration et leurs moyens, souvent au hasard car personne ne savait où serait la ligne de front une heure plus tard ! Plus chanceuses parce que méridionales, une amie et moi décidâmes de tenter les lignes du Centre. En gare d'Austerlitz on nous demanda un laissez-passer de la police : notre démarche au commissariat du quartier fit sensation ! « Tu as vu ? On évacue Normale Sup !

Cette fois c'est sûr, ILS arrivent! » Enfin nous pûmes nous hisser dans un des derniers trains en partance... Avec notre petite valise : on avait dû laisser presque tout, y compris... mon chapeau et mon masque à gaz ! Mais j'avais pris les livres, les gros Bruhat !

Sur le quai, un petit vieux décharné et tout recroquevillé longeait lentement le train, cherchant sa femme, et appelait tous les trois pas : « Victoria ! Victoria !... Victoria !... » Après tant d'années j'entends encore sa petite voix désespérée. En gare de Lyon, mes camarades durent hisser par la fenêtre leur professeur de Mathématiques, Jacqueline Ferrand, qui n'avait obtenu que dans l'après-midi l'autorisation de quitter son poste.

On roula toute la nuit, plus ou moins à vue, sans lumière, notre train devant laisser passer les trains de soldats en route vers le nord à la rencontre des envahisseurs. Dans la matinée du 10 juin le train fit un arrêt à Saint-Flour, je pus en descendre par la fenêtre et monter dans un train pour Béziers : un train très ancien, sans couloir !, dont l'Armée sans doute n'avait pas voulu. En gare de Lunas, vers 21 h, le chef de gare courait le long de nos wagons en criant à chaque portière : « L'Italie entre en danse ce soir ! » De Béziers je pus, le 11 juin, gagner Sète où mon fiancé venait d'être incorporé ; puis, le moral bien bas, je rejoignis ma famille à Marseille, et j'obtins mes deux certificats de licence à la faculté des sciences.

On connaît la suite : cette fois l'espoir n'était plus possible d'une rapide amélioration : la guerre serait longue et dure.

**Le retour** (octobre 1940). La moitié Nord de la France était occupée par les Allemands jusqu'à la Loire, ainsi que les régions bordant la côte de l'Atlantique. La ligne de démarcation entre « zone libre » et « zone occupée » constituait une dure frontière, infranchissable sans laissez-passer, sous peine de prison ou de mort. Les départements de l'extrême Nord, le long de la frontière belge, constituaient, bien pis !, une « zone interdite », d'accès encore plus difficile. L'Italie avait déclaré la guerre à la France, le 10 juin, et, bien que son offensive du 11 ait été un fiasco, elle occupait une étroite bande de territoire français, tout le long de la frontière des Alpes, depuis la Haute-Savoie jusqu'aux Alpes-Maritimes et même jusqu'au Var, mais le passage des limites était autorisé ; les Allemands ne remplacèrent les Italiens que dans l'été 1943.

A travers les frontières interdites, les lettres ne passaient plus. Seules étaient autorisées des « cartes interzones » préimprimées ; leur texte immuable ménageait des intervalles pointillés à remplir à la demande : par exemple pour rendre compte d'une visite on lisait la mention imprimée : « ...est venu(e) ». Pendant l'été 40, mes parents et moi avions convenu d'un petit code familial : par exemple « Solange est venue » aurait signifié « la police est venue », ou bien « la Gestapo est venue », parce que mon amie Solange était... rousse! Il faut rappeler aussi que très peu de particuliers avaient le téléphone, et que cette relation était donc également interdite ou surveillée.

L'École de Sèvres était occupée par les Allemands, et Mme Cotton, quelque temps avant la rentrée, n'avait encore trouvé pour nous aucun logement satisfaisant à Paris : il fallait évidemment mettre à profit notre expulsion pour nous rapprocher du Quartier latin! Les élèves arrivèrent en avance ou en retard selon les aléas des convois autorisés à franchir la ligne de démarcation : les unes, par exemple, en majorité philosophes, s'entassèrent dans le logement de l'une d'elles à Paris ; je fis partie des retardataires car je ne pus repérer mon chef de convoi dans la cohue de Lyon : repoussée par la police allemande à Chalon-sur-Saône, je fus successivement emprisonnée dans cette gare, refoulée vers Lyon, logée une nuit à Lyon par un compagnon d'infortune, adressée au Rectorat, semoncée par le Recteur qui croyait à une fugue avec mon hôte lyonnais, renvoyée vers Vichy pour vérification de mon identité, puis vers Moulins où je dus attendre 24 heures et dormir dans un wagon désaffecté ; je passai finalement la ligne après une fouille en règle par une policière allemande.

Bref, quand j'arrivai à Paris, le logement était trouvé dans un foyer d'étudiantes sis au 214 du boulevard Raspail. Mais c'était trop exigü pour nous loger toutes, et les parisiennes furent autorisées à habiter provisoirement dans leurs familles. De plus, le restaurant de notre foyer abritait encore une « soupe populaire » qu'il fallut reloger et nous dûmes en attendant aller prendre nos repas au Foyer international des étudiantes du boulevard Saint-Michel, mais bientôt nous avons pu loger et manger au « 214 ». Cela fut de toute façon un soulagement pour celles qui étaient arrivées en avance à Paris, avaient logé chez une camarade, à trois dans le même lit, et s'étaient nourries plus ou moins de restes ramassés aux Halles ! Nous habitons enfin près du Quartier latin ; nos cours avaient lieu à la Sorbonne, à l'Institut Henri-Poincaré rue Pierre-Curie, et plus tard à l'E.N.S. de la rue d'Ulm : plus de course dans la neige... plus de métro malodorant ! un quart d'heure de promenade à travers les jardins du Luxembourg.

Certes notre nouveau logis n'avait pas la splendeur architecturale de Sèvres ! Au lieu de s'étendre entre deux jardins, cela s'échafaudait en hauteur et dominait une cour de collège : du moins y jouissions-nous d'un silence presque permanent. Nous avons vite apprécié le confort intérieur, surtout le petit cabinet de toilette dévolu à chaque chambre : je n'avais encore jamais de ma vie connu un tel luxe ! Un mur entier était tapissé de placards et d'étagères, d'une élégante menuiserie peinte... en gris Pompadour ! Un poste à gaz à chaque étage nous permit de renouer avec la tradition du thé pour nos veillées studieuses (nous savions ouvrir ce local aux heures interdites...).

Malgré l'apparition des restrictions alimentaires et la pénurie de combustible, tout fut fait pour nous conserver santé et confort : nos camarades Normaliens nous révélèrent que nos deux Intendants faisaient des expéditions discrètes vers d'heureuses campagnes encore préservées de la famine, et ils racontèrent même une rocambolesque histoire de matelas fourré aux haricots secs... Nos chambres, du moins cette année-là, furent assez bien chauffées ; il n'en était pas de même des amphithéâtres où nous devions, pour pouvoir écrire, emmailloter notre main dans une écharpe de laine ! En songeant aux malheurs de la guerre et aux privations imposées à nos compatriotes, nous ne pouvions que nous sentir privilégiées.

Il arrivait cependant aux physiciennes de retourner à Sèvres pour des travaux pratiques aux vieux laboratoires qui n'étaient pas, contrairement au reste de l'École, occupés par les Allemands : il s'agissait de montrer leur utilité pour éviter leur occupation. En fait ils étaient loin de posséder le matériel considérable sur lequel nous devions savoir travailler aux examens de la Sorbonne ! Mais Mlle Chenot en Physique et Mlle de Schuttenbach en Chimie y déployaient une telle virtuosité qu'on avait plaisir à travailler « pour la beauté des expériences ». Notre « Petite Schutt » (comme nous l'appelions avec tendresse) nous fascinait par son habitude hivernale de faire de la Chimie EN MANTEAU DE FOURRURE ! Sa sûreté de geste, qui s'accompagnait d'une certaine préciosité, nous inspira un jour l'idée de lui offrir le thé au labo dans une verrerie Pyrex (neuve !) : ballons, coupelles, agitateurs, bec Bunsen...

Mais ni ces plaisanteries innocentes, ni le sérieux de nos études ne pouvaient plus nous dissimuler à quel point la situation se dégradait : dès le printemps 41, tout s'assombrit, même autour de nous. On vit peu à peu, inexorablement, se dessiner le vrai visage du nazisme, qui ne se souciait plus de se dissimuler derrière le Gouvernement de Vichy. Le vrai visage ? Certes pas, puisqu'on était encore bien éloigné de la découverte des camps. Mais on percevait çà et là des « signaux », soit directement agressifs, soit plus subtilement significatifs.

Un des premiers signaux agressifs fut sans doute l'obligation faite aux fonctionnaires, en octobre 1940, de signer une déclaration sur l'honneur attestant qu'ils n'étaient pas Juifs. C'était indiquer clairement que les Juifs ne seraient bientôt plus autorisés à être fonctionnaires. Cette menace intéressait plusieurs de nos camarades mais, chose curieuse, ne fit pas grand bruit à l'École, où les Juives achevèrent leur année scolaire 1940-41. Les véritables persécutions ne commencèrent que pendant l'été 41 et l'année scolaire 41-42. Plusieurs de nos camarades en souffrirent ; l'une d'elles en mourut.

La ligne de démarcation devenant de plus en plus imperméable, les nouvelles des familles se faisaient plus rares. Il se produisit alors un rapprochement entre les membres de notre communauté normalienne. Évidemment nous nous connaissions mieux après plus d'une année d'École. Perdant moins de temps en déplacements, nous étions moins fatiguées, plus disponibles ; et moins dispersées, car nos soirées, avec le couvre-feu, se passaient en vase clos au « 214 » (d'ailleurs les spectacles auraient été restreints, beaucoup de vedettes ayant déjà fui la zone occupée) ; enfin, avec le départ des Parisiennes, le regroupement par deux dans les chambres s'était fait au hasard de nos dates d'arrivée en ordre dispersé, mêlant ainsi les disciplines, et les affinités : ainsi le sort m'avait logée avec Jacqueline C., historienne-géographe ; je fus intéressée par ses travaux sur coupes géologiques (qui investissaient notre unique table !) et ainsi le groupe Philo-Physique préexistant s'élargit à l'Histoire-Géo. Jacqueline y apporta sa générosité et son tonus communicatif. La variété de ces échanges fut un élargissement culturel qui devait nous servir plus tard : ainsi dans mon lycée il m'arriva de bâtir des cours communs avec ma collègue de Philo. Mais pour l'instant, à l'École, nos discussions étaient déjà source de bonheur.

Nous en vîmes bien vite à partager les quelques colis alimentaires qui, paradoxalement, nous parvenaient plutôt mieux que les cartes interzones. De Nantes, zone occupée, Jeanne L. recevait des brochettes de savoureuses brioches ; de Boulogne-sur-Mer, zone interdite, Jacqueline C. reçut à Noël un vrai pudding anglais qui fut tiédi, puis caramélisé à la chaleur d'une bougie sur la fenêtre de notre salle de bain, avec le sucre économisé sur nos petits déjeuners d'une bonne semaine ; de zone libre, Juliette C. recevait des fromages d'Auvergne, des pâtés de lapin ! des cakes au beurre confectionnés par sa maman ; hélas mes propres colis venus d'une Provence affamée ne contenaient guère que des figues sèches... Mais pour leurs destinataires, ces colis, emballés de carton ondulé, recélaient souvent une lettre sur papier avion, roulée très mince, et glissée dans un des tubes du carton d'emballage.

Nos Parisiennes et leurs familles pensaient aussi à nous. Chez Geneviève S., en hiver à Charonne on dansait, en été à Créteil on canotait sur la Marne ; à Versailles chez Lucienne D. j'ai trouvé l'accueil d'une famille qui devait plus tard vivre pour ainsi dire en symbiose avec la mienne ! La maman d'Andrée D. nous fit profiter d'une « filière » pour acheter d'honnêtes confitures « maison » ; Juliette C. et Yvonne C., infatigables et dévouées, allaient en chercher régulièrement aux Halles Baltard pour toute l'École, et cela leur donna l'idée de créer une coopérative variée qu'elles approvisionnaient elles-mêmes aux Halles et administrèrent longtemps avec la même abnégation.

L'amitié se renforça aussi avec les Normaliens dans notre petit groupe des Auberges de Jeunesse. Je me souviens en particulier d'une grande sortie de plusieurs jours dans la basse vallée de la Seine, pendant les vacances de Pâques. Il y avait quelques Parisiens, et quelques élèves de zone libre car la situation s'était durcie et nous n'avions pas eu de laissez-passer. Marcher sur des routes paisibles aux confins de la Normandie, dormir sur la paille dans les abris troglodytes des falaises bordant le fleuve, acheter du lait à la ferme et le boire cru, chanter en canon dans la forêt, c'était retrouver la vie, se dire que ce bonheur était encore permis, et j'espère n'être pas seule à m'en souvenir : dans notre ravissement nous nous fîmes tous la promesse de nous retrouver le 1<sup>er</sup> janvier de l'an 2000 à midi à la pointe nord de l'île Saint-Louis ! Qui viendra à ce rendez-vous ?

Nos deux derniers certificats de licence se passèrent sans histoire : cette année-là non plus nous n'avions pas chômé !

Après la session, une bonne surprise m'attendait. Mme Cotton connaissait mes graves soucis de santé au sujet de ma famille très éprouvée. Elle me fit appeler et me demanda si je serais contente d'aller préparer mon D.E.S. à la faculté des sciences de Marseille. Si j'étais contente ! Cela allait de soi ! Elle obtint rapidement pour moi l'autorisation, étant bien entendu que je ne perdais pas ma qualité de Sévrienne et que je reviendrais faire ma quatrième année à

l'École pour préparer l'Agrégation. Elle m'avait déjà trouvé un directeur de diplôme et un sujet intéressant ! Quand j'allai la saluer, les vacances venues, elle me souhaita bonne chance, et me confia, avec son amicale simplicité, un colis pour son neveu de Marseille. Je ne l'ai jamais revue à l'École : elle y assumait une rentrée difficile, en octobre 41, puis fut « limogée » par le Gouvernement de Vichy le 13 octobre, et remplacée par Mme Hatinguais, précédemment directrice de lycée.

Comme prévu, j'ai réintégré l'École en octobre 1942 pour préparer l'Agrégation, et Mme Cotton a eu la gentillesse d'inviter une fois ses anciennes élèves dans sa petite maison de la colline de Sèvres, au-dessus du parc de l'ancienne École.

Pendant mon absence d'un an, il s'était passé beaucoup de choses importantes et graves dans le monde et à l'École. Mais puisque j'étais à Marseille je ne saurais en parler ici, et il est temps de céder la parole à celles qui ont vécu à l'École cette année cruciale.

**Jeanne Coutelle- Marintabouret**  
59<sup>e</sup> Sciences Physiques

Pour reconstituer tous ces souvenirs, j'ai fait bien souvent appel à la mémoire de Juliette Cossoul-Crenn, qui fut ma « cothurne », mais aussi à un précieux document apporté par Lucienne Divan : pendant toute notre première année, Lucienne a écrit presque chaque jour à ses parents repliés en Gironde ; ses lettres, récemment retrouvées, constituent une irréfutable chronique de notre vie étudiante.

**ANNÉE 1940.** Quelques compléments au récit de J. Marin-Tabouret.

Mes parents, instituteurs, me firent repartir à Paris dès octobre 1940, sans attendre de renseignements sur la réouverture de l'École car la ligne de démarcation existait déjà, rendant toute communication difficile entre zone libre et zone occupée. J'avais, d'ailleurs, dû passer deux certificats de première année à Clermont-Ferrand comme deux de mes camarades.

J'allai, évidemment, dès mon arrivée voir Mme Cotton (notre providence) qui me dit « *les Allemands occupent l'École et je ne sais où vous loger ; mais deux de vos camarades philosophes habitent dans le studio de Renée Danichewsky, allez les voir et avez-vous besoin d'argent ?* » Je répondis évidemment que non et nous nous retrouvâmes à trois dans une chambre de bonne ; on se débrouillait pour manger avec le peu d'argent que nous avions, en particulier en allant chercher des fruits et légumes un peu avariés à la fin de la vente aux halles.

Mme Cotton réussit à obtenir un foyer d'étudiantes au « 214, boulevard Raspail », mais les Allemands avaient évidemment pris toutes les provisions entreposées à Sèvres. Nous garderons certainement une reconnaissance infinie à Mlle Chauveau, car pendant toute la guerre elle fit des efforts et prit des risques importants pour nous nourrir le mieux possible. Comme, au début, il y avait une soupe populaire au-dessous de notre logement, certaines d'entre nous allèrent plusieurs fois y manger : une bonne soupe, ça soutient.

**ANNÉE 1941-1942.** En revenant à l'École en octobre 41, j'appris que le professeur avec lequel je devais faire mon diplôme sur les spectres des rayons  $\beta$  était retenu en zone libre par les Allemands. Comme toutes les Sévriennes qui avaient un problème, je me suis réfugiée dans le giron de Mme Cotton en lui expliquant que je voulais absolument travailler dans la radioactivité. Elle réfléchit un moment et me dit « *Je pense que je peux vous faire confiance : M. et Mme Joliot-Curie prennent des Normaliens, mais n'ont jamais pris de Sévriennes. Je vais demander, comme un service personnel, à Mme Joliot de vous prendre, mais travaillez consciencieusement car de vous dépendra que d'autres Sévriennes puissent faire leur diplôme à l'Institut du Radium* ».

J'avoue que, quand je suis entrée dans le pavillon Curie (je ne sais pas s'il existe encore) moi, modeste fille d'instituteur, devant travailler avec un prix Nobel, j'étais complètement affolée. J'ai rencontré un accueil absolument merveilleux. Mme Joliot m'a présentée à M. Debieme, un monsieur d'aspect fort respectable à la grande barbe blanche, puis pour m'habituer à manipuler les appareils m'a confiée à Mlle Perray (qui venait d'isoler le Francium) et à Mme Cotelle, une polonaise blonde, mais qui se savait condamnée à brève échéance, les éléments radioactifs accumulés dans son organisme détruisant régulièrement ses globules rouges. Elle était, malgré ça, toujours souriante et de bonne humeur.

Au bout d'une quinzaine de jours, on m'a attribué une petite salle dans le labo et Mme Joliot m'a donné un travail facile ; le plus gros problème pour moi a été de fabriquer le montage et de calculer le diamètre à donner aux différentes tubulures reliées les unes aux autres dans tous les sens possibles. Tous les chercheurs du labo sont venus faire ma connaissance et m'ont expliqué ce qu'ils faisaient : ce qui m'a beaucoup appris et confirmé mon envie d'en savoir plus (il faut dire qu'à cette époque on n'étudiait pratiquement pas la radioactivité dans le cursus scolaire). Mme Joliot avait beaucoup de points communs avec Mme Cotton : grandes, minces, ne se souciant pas de leur toilette, mais manifestant une personnalité et une bonté infinies ; ce sont des figures de femmes qui marqueront toute ma vie.

Mais, hélas, quelques jours après, j'ai eu l'impression que le ciel me tombait sur la tête : Mme Cotton était démise de son poste par le gouvernement de Vichy qui nommait à sa place Mme Hatinguais dont nous n'avions jamais entendu parler et qui ne nous semblait pas présenter le profil souhaitable pour la directrice d'une école d'enseignement supérieur. Jusque-là les directrices (à part la première évidemment) étaient d'anciennes Sévriennes et certaines avaient fait des travaux importants. Physiquement, aussi, c'était différent : Mme Hatinguais était coquette et essayait de nous faire du charme ; elle avait amené avec elle deux surveillantes de lycée : Mlle Delcoustal au boulevard Raspail et Mlle Barat rue de Chevreuse où étaient, maintenant, les littéraires. Heureusement, à table nous retrouvions nos chères philosophes et géographes.

Apparemment, dans la vie de l'École peu de choses avaient changé, surtout pour nous, boulevard Raspail, Mlle Delcoustal étant, dans le fond, très gentille.

Quant à moi, je passais presque tout mon temps au labo car je suivais, de plus en plus, pour m'initier à la mécanique quantique, à la fois les cours de Mme Joliot et certains cours à l'institut de physique. D'autre part, une fois par mois, Mlle Chenot nous emmenait faire des T.P. de physique à Sèvres et nous retournions dans notre chère École.

Par contre, à l'extérieur, tout allait mal. Les Juifs furent obligés de porter l'étoile jaune. Ce marquage qui m'évoquait celui des bêtes à l'issue des foires du Cantal fut, pour moi, un coup très dur ; beaucoup d'entre nous, pour marquer à quel point cette mesure nous faisait horreur, sortirent avec un magnifique ruban jaune à la boutonnière. Je me souviens que lorsque je suis arrivée au labo avec cette garniture, Mme Joliot, qui était là, me fit un grand sourire.

Puis les arrestations de Juifs suivirent : un jeune chercheur d'origine polonaise du labo fut arrêté et sa femme, qui était aussi avec nous, essaya de se suicider ; Mme Joliot la prit sous son aile. Ce fut ensuite le cas d'un chercheur connu (dont j'ai, hélas, oublié le nom) : en arrivant vers deux heures au labo, je me trouvais face à un groupe de S. S. de la Gestapo, et je le vis descendre avec son préparateur en sabots (nous n'avions pas de chauffage), sous la surveillance de deux S. S., puis il disparut, hélas, définitivement.

L'atmosphère devint plus lourde et plus pesante même à l'École.

Malgré tout, il restait de bons moments : les longues marches du dimanche avec le même groupe ajiste et les tours que nous jouions à Mlle Delcoustal, en particulier sur le respect des règles concernant les « restrictions de consommation d'énergie ». Ainsi : le poste de gaz qui nous permettait d'avoir un peu d'eau chaude n'était ouvert qu'à certaines heures, mais nous nous étions aperçu que nous pouvions l'ouvrir à notre étage avec la poignée des

toilettes ; de plus, Yvonne Crenn, ma future belle-sœur, et moi avions nos chambres sur un couloir à côté de celle de Mlle Chauveau, et nous nous étions aperçu que le courant électrique dans cette dernière n'était pas, comme le nôtre, coupé à 22 h. Or, Mlle Chauveau était souvent absente et nous avons réussi à nous procurer des fils électriques ; dès la coupure faite, après le passage de Mlle Delcoustal avec sa lampe de poche, nous nous branchions sur des fils à l'extérieur de sa chambre et nous avions, ainsi, de la lumière dans la mienne ; je ne dis pas que ces heures supplémentaires de lumière ait toujours été utilisées au travail ; je suis persuadée que de nombreuses camarades s'en sont aperçues, mais personne ne nous a dénoncées.

A Pâques, Mme Joliot m'a dit qu'elle serait contente si, après ma sortie de l'école, je venais travailler au labo. Cela me fit un très grand plaisir, mais, je lui dis que nous, les Sévriennes, nous n'avions pas droit à une bourse de recherche ; à quoi elle m'a répondu qu'à elle on n'oserait pas la refuser. Je lui ai dit que je n'avais pas envie de continuer ce que je faisais car ce n'était pas passionnant et que j'étais plutôt physicienne ; elle m'a répondu qu'elle s'en doutait et que je ferais de la physique.

Mais, à ma sortie de l'École je me suis mariée et mon mari, qui était à Brest, n'a pas pu être nommé à Paris.

Ainsi, après avoir rêvé de faire des études de médecine (ce que mes parents n'acceptèrent pas par crainte de me voir isolée en fac) puis de physique nucléaire, je me suis retrouvée professeur de lycée et mère de famille. Je ne suis pas sûre de l'avoir toujours regretté, ne serait-ce que pour l'intérêt que j'ai pris au métier d'enseignante.

Je voudrais, également, préciser comment j'ai ressenti un changement net dans les relations que nous avons avec la direction de l'École après le changement de Directrice.

Mme Cotton, nommée dans une vieille école où les élèves vivaient en vase clos, bien protégées, avait réussi à nous donner une impression de liberté quasi complète, à nous mêler à la vie des étudiants du Quartier latin et à bien nous faire comprendre que nous devons prendre nous-mêmes nos responsabilités.

Mme Hatinguais, conformément aux orientations de Vichy, semblait vouloir revenir à la conception suivant laquelle nous devons accepter et même solliciter les directives de nos supérieurs hiérarchiques aussi bien pour les questions professionnelles que pour nos décisions personnelles. Elle estimait par suite anormal de ne pas être informée de tous les soucis de chacune et c'est, sans doute, ce qui explique qu'à deux reprises j'ai constaté que mon courrier avait été lu avant de m'être remis.

Il faut reconnaître que cette nouvelle orientation ne fut particulièrement ressentie que par une partie des élèves, dont le groupe, relativement important, des filles d'instituteurs.

Je n'ai pas énormément de souvenirs de la quatrième année : j'écrivais tous les jours à mon futur mari (le frère d'Yvonne Crenn) et je pense que je suivais consciencieusement le travail de préparation à l'agrégation.

En ces périodes où le ravitaillement était un souci permanent, soumis à des difficultés quasi inextricables, j'estime qu'il faut, aussi, remercier Mme Dontot de sa profonde bonté : elle savait où se procurer des confitures et, régulièrement, Yvonne et moi allions chercher un ou deux grands seaux de confiture qui était distribuée aux plus affamées. M. et Mme Dontot nous recevaient toujours avec une grande gentillesse.

**Juliette Cossoul-Crenn**  
59<sup>e</sup> Sciences Physiques

S'il se trouva, dans la promotion littéraire de 1939, cinq « philosophes », ce ne fut nullement par hasard, mais ce fut rendu possible par la transformation des études et des examens des Normaliennes : nous pourrions désormais préparer en Sorbonne Licence,



Diplôme, Agrégation. Dans cette perspective, et avec l'appui pleinement efficace de Mme Cotton, de rares pionnières nous avaient précédées et nous accueillait pour constituer avec nous un groupe déjà important, pour nos va-et-vient entre les cours à Sèvres et les cours à Paris : nous avons la chance d'intégrer au moment favorable... ?

Mais cet automne de notre arrivée à l'École était aussi, malheureusement, celui d'un autre commencement : de la guerre, qui devait faire de notre existence de Normaliennes une période étrange et difficile, d'abord pendant la « drôle de guerre », où toute préparation paraissait comme conditionnelle, puis pendant les trois années d'Occupation : alors que nous ne pouvions pas ne pas nous poser de questions sur nos « privilèges », acceptés en pleine tourmente.

A la fois se réalisait pour nous un grand désir, appuyé de gros efforts : mener dans les meilleures conditions les études dont nous avions rêvé, et nous former à l'enseignement de notre choix : la Philosophie. Mais le fascisme, le nazisme, étaient en marche, et notre petit cercle de « cogiteuses » se trouvait, brusquement, resserré par une angoisse commune : que ce déferlement saccage nos convictions, nos valeurs, notre engagement dans la pensée et dans l'enseignement. Et, dans le déroulement de la défaite, de l'institution de l'État de Vichy, les choses allaient survenir pour nous de manière fort ambiguë, et qui peut nous laisser encore un amer malaise : tout serait, dans le monde, encore plus tragique que ce que nous avions redouté (bombardements massifs sur les villes, exode, camps de concentration et d'extermination) tandis que nous serions, d'une maison à l'autre, de Sèvres à Chevreuse, extrêmement protégées et favorisées dans notre travail et nos examens.

Cette sorte de confinement en serre, si souvent décrit dans l'ancienne « Sèvres » féminine, s'était-il donc, malgré la réforme des études et l'irruption de la guerre, maintenu et prolongé, en raison, justement, des risques vécus dans la vie quotidienne ? Pendant notre première année, jusqu'en juin 1940, la vigilante attention que Mme Cotton portait à notre sécurité et à notre santé pouvait être reçue comme venant d'une instance maternelle, et adressée à chacune d'entre nous également, selon ses problèmes, ses hésitations et ses aspirations. Avec l'occupation de l'École, la migration à Paris, les conflits surgis jusque dans notre communauté, les sollicitudes de la nouvelle Administration pouvaient nous apparaître comme plus sélectives, plus autoritaires aussi : on nous installait, avec le moins d'inconfort et d'inconvénients possibles, dans notre « bulle » élitiste, nous coupant parfois de nos solidarités naturelles. De même que le Maréchal s'était donné pour mission de sauver la nation française, ne fallait-il pas sauver l'École, une promotion après l'autre, des dangers physiques et intellectuels qui la menaçaient ? « *Pour éviter toute répression* », sur l'École, les élèves juives seront rayées du contingent. N'apparurent-elles pas, pour finir, comme « *admisses à titre étranger* », ne pouvant prétendre au statut de fonctionnaires de l'Éducation nationale ? A chacune de trouver son salut...

Mais peut-être faut-il attribuer aussi cette sorte de « coconisation » où nous nous sentions bien, il faut le dire, à la continuité sans défaut de l'enseignement philosophique dispensé encore par la Faculté, dont le contenu nous venait tout droit, pour l'essentiel, de la grande école spiritualiste française, et qui se prévalait d'opposer, comme une résistance à tous les affronts, la pensée des Renouvier, Lachelier, Hamelin, avec Brunschvicg toujours présent. Nos professeurs d'Histoire de la philosophie, avec Émile Brehier, nous initiaient minutieusement aux classiques, de Platon à Kant, mais n'apparaissaient pas au programme ni Hegel, ni Marx, ou Nietzsche. La philosophie allemande contemporaine : Husserl, Jaspers, Heidegger, ne semblait pas encore exister.

Il y avait, cependant, le côtoiement journalier de nos condisciples en Licence et en Agrégation, en Sorbonne. Là, nous trouvions aggravées d'année en année, les mêmes difficultés qu'eux : dans des amphithéâtres glaciaux l'hiver, avec l'obstacle de la peur de communiquer sur les questions les plus vitales, avec le manque de moyens de diffusion des

cours. Mais nous avons l'immense avantage de disposer de nos propres bibliothèques d'École, de pouvoir toujours nous procurer immédiatement les ouvrages nécessaires à nos travaux, de faire, généralement, accepter nos exposés. Nous pouvons évoquer cet alibi de toujours, à la demande, communiquer nos notes mises à jour à des camarades moins réguliers ou plus perdus que nous. Toutefois, nos amitiés restaient « internes » : on n'avait guère le loisir de flâner pour se connaître dans une Sorbonne de guerre. De plus, nos débats d'idées se faisaient, plutôt, autour des cours que nous offraient, à l'École même, M. Le Senne et M. Laporte, et même au jardin, avec l'agrément d'un échange épicurien... Et c'était là un « huis-clos » qui n'avait plus rien de l'enfer, de l'enfermement que Sartre montrait alors sur une scène parisienne, un lieu d'incommunicabilité, que la guerre engendrait ailleurs.

Le dialogue, vital pour nous, se faisait donc au cœur même de notre existence à l'École : entre les cinq, ou plutôt sept, philosophes, et avec quelques physiciennes qui, par affinité (Jeanne Marintabouret le dit dans son texte) se joignaient très volontiers à notre groupe, dans nos soirées, nos loisirs, nos promenades, nos sorties. Le débat entre nous n'avait plus rien d'académique : il y avait mari, fiancé, frère, amis, parfois famille, menacés, comme soldats, comme prisonniers, comme évacués, ou vivant dans le Nord ou dans l'Est, dans des zones devenues presque, ou tout à fait allemandes. Le partage, mais aussi le choc des idées se faisait en même temps que le partage du ravitaillement reçu par certaines, occasion de pique-niques dans les « turnes ». ...

Ces affinités étaient manifestées, sans doute, à partir d'origines communes entre provinciales, de Bretagne, d'Auvergne ou du Midi ; entre filles de familles modestes, d'instituteurs, de postiers : des « boursières ». Adolescentes, nous avons connu le temps du Front populaire, nous sortions en Auberge de Jeunesse, et avons détesté l'après-Munich, et le saccage de nos convictions les plus profondes, de non-violence. Au cœur de nos débats, aussi tendus qu'amicaux, la question : comment, sans toutes les compromissions, rester fidèle à ce refus de l'inhumanité guerrière ? Rester responsables ?

Que pouvions-nous faire ? Quelques-unes ont opté pour la Résistance : la force peut n'être pas la violence. Moins nombreuses celles qui estimaient pouvoir ruser avec l'ennemi : dans la mesure, au début au moins, où il se présentait comme... européen, et socialiste (choix de Marcel Deat). Pour la plupart d'entre nous, ce furent des épisodes d'aide clandestine aux victimes civiles, aux Juifs, à des enfants menacés dont nous accompagnions la fuite, d'un métro à l'autre, par tout petits groupes, d'un accueil à l'autre, par des associations informelles, souvent chrétiennes. C'était là pour nous, qui rencontrions souvent le pasteur Roser et connaissions l'asile du Chambon-sur-Lignon, une sorte d'évidence pour un engagement juste. En même temps nous avions conscience que ce choix était plus facile et, parce que moins destructif dans l'ordre des valeurs, encore fort sécurisant.

Lorsque aujourd'hui, cinquante ans après, ayant traversé dans tous les aspects de notre existence, privée et publique, de femmes et d'enseignantes, les fantastiques mutations que l'on sait, et vu ressurgir, un peu partout et à tout moment, toutes les formes de mépris humain : les formes sauvages de la torture, du viol, des crimes racistes, de la purification ethnique et les formes hautement techniques, « évoluées », des manipulations de masse, de l'aliénation par les médias, et des « lois économiques », comment donc maintenant, pourrions-nous regretter qu'à vingt-cinq ans nous ayons pu affirmer, comme seule réponse évidente à la guerre, la relation respectueuse de l'être humain à l'être humain ?

Ce qui fait comprendre aussi pourquoi scientifiques et philosophes se rejoignaient plus volontiers dans leurs disciplines. Ne disons pas que les « littéraires purs », ou les « mathématiciens purs » se sentent moins responsables que ceux qui font profession de signifier les valeurs et de marquer les repères en les recréant, ou que ceux qui régissent la production scientifique de toutes les puissances de l'Homme sur la nature : peut-être était-ce là, du moins, consacrées à l'étude en pleine barbarie, ce à quoi nous nous sentions vouées, les

physiciennes et les philosophes, nous qui allions faire de l'enseignement, de la recherche, notre principale raison d'être dans un monde en reconstruction et, combien encore conflictuel.

**Jeanne Laurent-Jacques**  
59<sup>e</sup> Lettres Philosophie

**PROMOTION 1941**

**61<sup>e</sup>**

En 1941, Mme Eugénie Cotton venait de mener à bon port les transformations alignant l'enseignement des Sévriennes sur celui de la rue d'Ulm. Elle venait de résoudre le problème de l'hébergement de celles-ci : un bâtiment de la Maison des Étudiantes, 214 boulevard Raspail, et la totalité de la Résidence des intellectuelles américaines, Reid Hall, rue de Chevreuse, tout proches l'un de l'autre, et à proximité de la rue d'Ulm et de la Sorbonne. C'est alors que le « gouvernement de Vichy » la mit à la « retraite d'office ». Il s'agissait d'une révocation, Mme Cotton étant considérée comme politiquement trop à gauche.

Jérôme Carcopino, secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse dans ce gouvernement, nomma pour la remplacer Mme Hatinguais. Nomination surprenante : Mme Hatinguais n'était pas ancienne Sévrienne, était seulement directrice d'un lycée parisien. Elle n'avait aucun renom universitaire à son actif. Bien sûr, elle ne cachait pas de connaître un proche de M. de Brinon, représentant du gouvernement de Vichy auprès du commandement militaire allemand de Paris.

Alors que l'administration de l'École comprenait déjà une surveillante générale ancienne Sévrienne assurant très bien le contact avec les élèves, Mme Hatinguais fit nommer une autre surveillante qu'elle choisit elle-même, Mlle Barat, jusqu'alors surveillante générale d'un lycée parisien. Nous comprîmes vite de quelle façon nos chambres et nous-mêmes étions « surveillées ».

Nous vîmes Mme Hatinguais accueillir dans ses appartements des Allemands en uniforme... Nous vîmes dans l'École des publicités pour des séances de propagande allemande... Des tracts anti-allemands ayant été trouvés dans un couloir, Mme Hatinguais les fit porter au commissariat de police voisin... Elle pensait et disait que les élèves juives feraient mieux d'abandonner leurs études puisqu'elles ne seraient jamais professeurs...

Au printemps 1942, Mme Hatinguais nous annonça que nous irions suivre en juillet, à Hyères, un « Stage d'Éducation générale et sportive » organisé par le gouvernement de Vichy. Mme Hatinguais nous y conduisit elle-même et y resta quelques jours. Chaque matin, nous devions assister au « Salut au drapeau » et participer aux chants à la gloire de Vichy et du Maréchal Pétain. Il y avait avec nous d'autres élèves envoyées à ce stage, mais nous étions les seules accompagnées par leur propre directrice... En septembre 1943, nous fûmes envoyées à un stage de même nature à Thonon, mais cette fois, notre directrice ne nous fit qu'une visite discrète : les temps changeaient.

Heureusement pour l'École la responsable de l'intendance, Mlle Chauveau, n'était pas du même bord : les risques qu'elle prenait en faisant des achats clandestins afin de nourrir les élèves du mieux possible - expéditions en camionnette avec son principal auxiliaire, Maurice - la façon dont elle nous exprimait sa désolation, lorsque l'expédition n'avait pas réussi, en étaient la preuve. En plusieurs occasions, elle nous fit servir au réfectoire quelques bouteilles de vin qu'elle nous disait, manifestement avec plaisir, avoir pu soustraire de la cave de l'École de Sèvres au moment où les Allemands s'y installèrent. C'était peu de chose, mais nous applaudissions. Je pense que sa présence pouvait apporter un frein au comportement de Mme Hatinguais.

Il est certain que l'ensemble des Sévriennes n'était pas pro-allemand. L'attitude des élèves vis-à-vis de leurs camarades juives était amicale. Quelques Sévriennes participèrent à la manifestation d'étudiants arborant de fausses « Étoiles Jaunes ». Des quêtes, très discrètes bien sûr, furent faites à l'École en faveur de maquisards, de réfractaires au S.T.O... Des livres des Éditions de Minuit y furent vendus... Mais la véritable liberté de pensée qui avait existé à l'École sous la direction de Mme Cotton avait disparu. Je puis affirmer qu'il n'y eut aucun groupe rationaliste à Sèvres de 1941 à 1944. Le gouvernement de Vichy avait, d'ailleurs, interdit toutes les associations laïques. Par contre le groupe « Tala » fonctionnait très bien et pouvait faire venir des conférenciers de l'extérieur. Le groupe « d'Études Bibliques » également. Quelques-unes des rationalistes de l'École avaient appartenu au « Centre laïque

des Auberges de Jeunesse » (C.L.A.J.) avant son interdiction en 1940. Après cette interdiction, Marc Sangnier, fondateur de la « Ligue française pour les Auberges de Jeunesse » (L.F.A.J.) avait eu le courage d'accepter de nombreux groupes d'adhérents de l'ancien C.L.A.J. dans sa ligue : les Sévriennes rationalistes surent utiliser les clubs L.F.A.J. ainsi créés et leurs sorties du week-end. Elles y rencontraient les élèves des autres E.N.S. placés devant des problèmes analogues. Ceci ne pouvait que favoriser l'ouverture de ces Sévriennes vers les questions extérieures à l'École. Personnellement, c'est de cette façon que j'entrai en contact avec le Réseau Velite-Thermopyles dont le noyau fondateur se trouvait rue d'Ulm et j'en fis partie.

Le 24 mars 1944, à 7 h du matin, la Gestapo se présenta au bâtiment de l'École, 214 boulevard Raspail où j'avais ma chambre et me demanda. La concierge de cette partie de l'École, Mme Désirée Guillotin, leur déclara qu'elle gardait un « *Établissement de Jeunes Filles* » et que « *Les hommes ne montaient pas dans les chambres* ». Les Allemands obéirent !

Désirée prévint la surveillante adjointe de Mlle Delcoustal, qui vint dans ma chambre me prévenir que la police allemande m'attendait en bas. Tout en me préparant, je demandais à mon amie et voisine de chambre, Lucette Clément-Okal, d'aller enfouir dans un placard lointain les documents et papiers que j'avais et qui pouvaient être compromettants. Mais je me disais que, dans un établissement de cette taille, il aurait été facile à la surveillante de me laisser une véritable chance en répondant d'abord aux Allemands que l'élève demandée était absente...

Quand j'arrivai au pied de l'escalier, Mme Hatinguais, prévenue et arrivée de Reid Hall où elle avait son appartement, en tenue très élégante pour cette heure matinale avec un chapeau garni de voilettes et de petits oiseaux, conversait aimablement avec les deux membres de la Gestapo. Elle me remit avec force civilités entre leurs mains.

Ce fut la seule arrestation opérée à l'École pendant toute l'Occupation.

Je fus interrogée rue des Saussaies.

C'est grâce à la fermeté de Désirée que les Allemands n'avaient pu trouver aucun document pouvant soit me nuire, soit compromettre mes camarades de la Résistance. C'est grâce à elle que je pus, dans mes réponses aux questions posées, jouer sur l'absence de liberté que subissaient les élèves de l'École, absence de liberté absolument incompatible avec les activités dont on voulait m'inculper. Ma dette envers Mme Désirée Guillotin est immense.

Je fus libérée après 33 jours passés à la prison de Fresnes. On savait très bien que, dans ce cas-là, on restait surveillé par la Gestapo qui espérait réussir ainsi à capturer des membres plus importants du groupe. Mais avant de quitter Paris discrètement, je devais passer à l'École. Mon passage fut bref, mais je pus rencontrer deux de mes professeurs, M. Villat et M. Gauthier, et j'appris par eux que, le jour de mon arrestation, Mlle Barat leur avait expliqué mon absence en disant que j'avais dû « *partir pour raisons familiales !* » C'est Lucette Clément-Okal qui avait rétabli la vérité auprès d'eux.

J'appris que Mme Hatinguais avait fouillé et fait fouiller ma chambre soigneusement, qu'elle avait convoqué ensuite différentes élèves pour leur demander des renseignements sur mes activités. J'appris aussi qu'elle avait dit devant plusieurs d'entre elles que « *je n'avais récolté que ce que j'avais semé* » et que cela « *servirait de leçons à d'autres Sévriennes* ».

Pendant ce bref passage, je pris seulement deux repas à l'École. A chacun, Mlle Chauveau, intendante, me fit servir un beefsteak !! en annonçant haut et fort que, puisque l'École avait disposé en mon absence de mes tickets de viande, il était normal que cette part me soit rendue ! Elle me fit apporter dans ma chambre un pot de confiture et un gros paquet de biscuits. Il faut comprendre combien ces gestes étaient compromettants pour Mlle Chauveau dans un établissement dirigé par Mme Hatinguais. Il faut comprendre combien ces gestes me touchaient, moi qui, comme tout autre prisonnier, avait eu si faim à Fresnes. Ce sont des gestes que je n'ai jamais oubliés.

Je quittai donc Paris pour la Corrèze où notre réseau avait un corps franc devenu Maquis. Je participai peu aux actions militaires, davantage aux liaisons, aux problèmes d'intendance, surtout aux problèmes administratifs, et cela pendant tout l'été 1944 ; le travail du groupe consistait à tendre des embuscades sur les routes que devaient prendre les divisions allemandes du Sud de la France pour rejoindre le front de Normandie. Ce travail se termina avec la reddition de la garnison allemande d'Ussel durant la deuxième quinzaine d'août. Le groupe armé de notre réseau rejoignit ensuite l'armée De Lattre. Je restai en Corrèze avec ceux chargés de régler les différents problèmes, financiers en particulier, que le fonctionnement de notre groupe armé avait pu créer. Nous y travaillâmes avec l'aide d'Anglais arrivés par la voie des airs, apportant les fonds qui nous faisaient cruellement défaut. Nous terminâmes fin septembre. Je souhaitais regagner la Bretagne où résidait ma famille. Mais il n'y avait plus de pont sur la Loire et pas encore de train. Malgré mes papiers militaires, le voyage fut très long et difficile. Je finis tout de même par arriver chez mes parents, dans une jeep de l'armée américaine. Après un temps de repos et un gros effort mental pour pouvoir revenir à ma vie d'étudiante, je pris contact avec l'École.

Dans les jours qui avaient suivi la Libération, Henri Wallon, chargé du ministère de l'Éducation nationale, annulant les nominations de Hauts Fonctionnaires faites par le gouvernement de Vichy, révoqua Mme Hatinguais. Il la remplaça par Mme Lucy Prenant, authentique résistante, ainsi que son mari, et dont le renom universitaire en philosophie était connu (elle était ancien major de l'Agrégation masculine de Philosophie et avait travaillé sur Leibnitz et Spinoza).

En octobre 1944, René Capitant devint ministre de l'Éducation nationale. Il voulut revoir les révocations prononcées. Or Mme Hatinguais avait trouvé très habilement des gens pour la défendre auprès de ce ministre. L'École ne fonctionnait pas encore. Très peu de Sévriennes étaient rentrées. Mme Hatinguais réussit à faire courir parmi elles le bruit que sa révocation était une erreur, qu'on n'avait rien à lui reprocher et qu'elle allait revenir.

Heureusement, l'une des élèves rentrées, Hélène Favre-Laperriere, comprit l'importance de ces manoeuvres, la fit comprendre à la plupart des élèves au fur et à mesure que celles-ci arrivaient. Elle réussit à prévenir l'un des responsables du Réseau Velite-Thermopyles qui venait d'être nommé membre d'une des Commissions d'Épuration nouvellement créées. Dès mon retour à Paris, je cherchai, avec ce responsable de mon Réseau, à réunir les témoignages pouvant intéresser les dites Commissions.

C'est alors que Mlle Delcoustal me transmit une lettre étonnante que Mme Hatinguais lui avait envoyée le 6 octobre 44 :

*« Pourriez-vous remettre à D. Brohand la somme de 500 F, montant de la bourse Ch. Froment que j'avais demandée pour elle fin mai aux Anciennes Élèves. Elle pourra en accuser réception à Mme Pernot 106 boulevard Saint-Germain. Il m'a été impossible de lui envoyer à Nantes cet argent.*

*Avec tous mes remerciements*

*E. Hatinguais »*

Cette lettre porte les deux traits soulignant « fin mai » et la date : 6 octobre 1944.

Habituellement, ce don était attribué à une élève qui, pour des raisons familiales, avait des problèmes financiers. Ce n'était pas mon cas. D'autre part, pourquoi cet envoi n'était-il pas fait directement par l'Association des anciennes élèves, mais par Mme Hatinguais, non ancienne élève de l'École ? En accord avec mes camarades et mon Réseau, je décidai de refuser ce don. Accompagnée de Lucette Clément-Okal, je me rendis au domicile de Mme Pernot. Une bonne nous ouvrit la porte. Nous nous présentâmes et indiquâmes sommairement pourquoi nous souhaitions être reçues. La bonne revint nous dire que nous ne pouvions l'être, mais qu'elle transmettait le message que nous lui remettions. J'avais envisagé cette possibilité et j'avais préparé une lettre indiquant que je ne comprenais pas cet envoi puisque je n'avais

pas de difficultés financières, que d'autre part j'étais étonnée que Mme Hatinguais ait pu être choisie comme intermédiaire entre l'Association et moi. Je n'eus jamais aucune réponse d'aucun membre de l'Association.

Contrairement à ce qui a été écrit dans certains témoignages, ce ne sont nullement les élèves qui ont demandé le passage de Mme Hatinguais en Commission d'Épuration. Ce passage était automatique pour les Hauts Fonctionnaires nommés par Vichy et révoqués à la Libération. Par le responsable de mon Réseau devenu membre d'une de ces Commissions, nous sûmes que le dossier concernant Mme Hatinguais n'était pas très chargé. Elle avait bien sûr reçu, et accepté, de Vichy une promotion très importante non basée sur ses titres universitaires. Elle avait bien appliqué les directives de Vichy et avait eu des relations cordiales avec les Allemands mais aucun fait à conséquences graves ne lui était reproché. Mme Hatinguais faisait donc courir le bruit de son retour imminent à l'École. Ce retour fut annoncé au début février 1945. Un groupe assez important de Sévriennes envisageait une démission collective si ce retour avait lieu. Les élèves des autres E.N.S. s'associèrent par écrit à notre protestation (je possède encore deux de ces textes) la « tentative de don » ne m'avait pas fait baisser les bras. Avec Lucette Clément-Okal et Paulette Mathieu-Levy Bruhl, j'allai témoigner devant la Commission d'Épuration.

Mme Hatinguais fut « suspendue de ses fonctions », mais fut bientôt nommée « Inspectrice générale pour les rapports avec l'étranger » et peu de temps après « Directrice du Centre international d'Études pédagogiques » installé dans les locaux de l'ancienne École de Sèvres ! L'Association des anciennes élèves la nomma « Membre honoraire de l'Association » et elle le resta jusqu'à sa mort. La fulgurante ascension qu'elle devait au gouvernement de Vichy n'était donc pas réellement remise en cause.

Je fis ma dernière année d'École sous la direction de Mme Prenant. J'ai apprécié le témoignage de Madeleine Biardeau à son sujet dans le n° 13 du Bulletin. Nous pûmes créer dès novembre 1944 un cercle laïc qui fonctionna très bien. Nous fîmes venir dans l'année une quinzaine de conférenciers .

C'était pour moi l'année de l'Agrégation. Je dus faire un énorme effort pour que mes études retrouvent le niveau que mon action dans la Résistance, mon arrestation, mes combats en Corrèze, leur avaient fait perdre. La fin de la guerre, le changement d'atmosphère de l'École furent de bonnes conditions pour réussir.

L'année passée sous la direction de Mme Prenant éclaire agréablement pour moi mes souvenirs d'École.

**Denise Brohand-Mercier**  
61<sup>e</sup> Sciences Mathématiques



**PROMOTION 1942**

**62<sup>e</sup>**

Participer au recueil de souvenirs sur l'École pendant la guerre ? Tâche paradoxale pour moi puisque, reçue au concours 1942, je n'ai rejoint mes camarades de promotion qu'en novembre 1944.

Quelques indications sur ma famille, non par un quelconque nombrilisme, mais pour « situer le problème » : la famille de ma mère, originaire de Lorraine et établie à Paris depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, comptait de nombreux enseignants, par exemple une sœur de ma grand-mère, Emma Mossé-Cahen, Sévrienne de la promo 1892, agrégée de math, qui fut chargée jusqu'à 1915 de la préparation à l'École au lycée de Lille. Ma grand-mère maternelle, elle, fut pendant de longues années directrice d'une école primaire à Paris. Ma mère enseigna français et histoire dans divers établissements de Paris ou de sa banlieue ; en 1940, elle préparait au Brevet supérieur les futures institutrices à l'EPS de Versailles. Les membres de la famille de mon père, d'origine alsacienne, avaient surtout des activités industrielles : textile à Mulhouse, fonderie dans les Ardennes. Mon grand-père paternel avait quitté Mulhouse en 1872, désirant garder la nationalité française après le traité de Francfort. Mon père, sorti en 1910 de l'ENSPCI avec le titre d'ingénieur chimiste, avait combattu de 1914 à 1918, après 3 ans de service militaire ; un de ses frères avait été tué en 1915 à la bataille des Épargnes. En 1939, il était sous-directeur d'un laboratoire de recherches dans l'industrie des matières colorantes.

Dès 1933, mes parents avaient observé avec inquiétude l'Allemagne nazie. En 1938, ils avaient été indignés par les accords de Munich, et angoissés parce qu'ils comprenaient que ces accords rendaient la guerre inévitable.

L'année scolaire 1939-40 fut, pour moi, assez perturbée car ma mère enseignait à Versailles, tandis que mon père avait été mobilisé (à nouveau !) à Montpellier comme officier du Génie ; si bien que j'ai suivi les cours de « Math. élem. » pendant un trimestre à Montpellier, et le second trimestre au lycée de Versailles ; ces pérégrinations ne m'ont pas empêchée d'obtenir de très bons résultats, et c'est tout naturellement qu'à la rentrée d'octobre 1940, mes parents m'inscrivirent en Spéciales Préparatoires au lycée Fénelon (la classe ne portait pas encore le nom de Math. Sup.). J'avais seize ans.

Mes parents ne se faisaient aucune illusion sur les risques encourus par les Juifs. Lors du recensement qui leur fut imposé en octobre 1940, ils avaient décidé de ne pas se faire inscrire, leur nom n'étant pas caractéristique. Mais, avant la fin du délai imparti pour se présenter, un coup de téléphone anonyme leur demanda pourquoi ils n'étaient pas encore venus. D'où notre inscription sur le fichier. Et le tampon apposé sur nos cartes d'identité.

En décembre 1940, ma mère fut révoquée de sa fonction d'enseignante par application des lois promulguées par Vichy dès le 3 octobre. Elle reçut de la part de chacune des classes dont elle était chargée (niveau Brevet élémentaire et Brevet supérieur), une lettre collective des élèves lui disant leur indignation de cette mesure, qu'elles attribuaient d'ailleurs, à tort, aux Autorités d'occupation.

Voyant sans étonnement, mais avec inquiétude, les persécutions s'aggraver, et n'espérant pas grand chose des prétendus avantages promis aux familles juives installées en France depuis plusieurs générations, ou aux anciens combattants, mes parents cherchaient des moyens pour quitter Paris. Mon père décida d'attendre la première vague d'arrestations de Juifs français, pensant qu'il y avait peu de probabilité qu'il fit lui-même partie de cette série. Hélas, la probabilité peut être faible, elle n'est pas nulle.

Le 20 août 1941, revenant vers notre maison après quelque course, je vis des agents de police devant toutes les bouches de métro ; ils vérifiaient les papiers de tous les hommes qui en émergeaient. Arrivée près de notre immeuble, j'aperçus mon père qui sortait entre deux policiers. Ils avaient sonné à la porte, prétextant une vérification d'identité, et avaient demandé à papa de les suivre, ce qu'il fit sans se douter des effroyables conséquences que cela entraînait.

Quelques heures plus tard, ne le voyant pas revenir, ma mère et moi essayâmes de nous informer au commissariat. On nous dit que tous ces gens avaient été transférés à Drancy. Qu'était-ce que Drancy ? Une commune de banlieue. Pourquoi les y avait-on amenés ? Les informations arrivèrent peu à peu, les jours suivants : la préfecture de Police venait de créer un camp d'internement à Drancy. On y avait amené, sur l'ordre des Allemands, mais la police française était seule à opérer, tous les hommes juifs du XI<sup>e</sup> arrondissement, Français ou étrangers, sauf les ressortissants de quelques nationalités, comme les Britanniques, protégés par leur qualité de belligérants.

En tout, quelques milliers de personnes. Des employés de la préfecture de la Seine ou de la Croix Rouge essayaient d'améliorer le sort des internés. Mes parents ont en particulier gardé le souvenir d'une assistante sociale très dévouée. Par contre, les gendarmes qui gardaient le camp avaient souvent un comportement odieux. Impossible de s'évader, autrement que par le suicide : de temps en temps un interné se jetait par la fenêtre. Heureusement, il était possible de correspondre avec les internés, le courrier étant bien sûr censuré par les gendarmes ; on utilisait toutes sortes de périphrases pour tromper la vigilance des vérificateurs. Plus tard, les colis furent autorisés.

La date du cinquantième anniversaire de mon père était en septembre 1941. Un gendarme se présenta à notre appartement, demandant à voir personnellement le lieutenant Lantz ; ma mère lui annonça que c'était impossible, car le lieutenant en question était interné au camp de Drancy. « Qu'à cela ne tienne », dit le gendarme, « je vais à Drancy lui remettre son diplôme d'officier honoraire ». Si bien qu'un interné reçut, en mains propres comme la loi le prescrit, les remerciements de l'armée française, signés par le général Hunzinger, ministre de Pétain.

Pour moi, je souffrais du froid et de la faim, j'étais angoissée, et ma santé s'en ressentait. J'essayais d'aider physiquement et moralement ma mère. Dans mon lycée (je continuais mes études en Spéciales), camarades de classe et professeurs me soutenaient. Tous les jours, après la distribution de « biscuits vitaminés », les élèves faisaient une collecte, et chacune donnait une partie de sa ration pour le colis de Drancy. Il m'arrivait, avant l'heure des cours, de faire longuement la queue devant l'étal d'un commerçant, ou bien de passer une partie de la nuit à confectionner un colis en y dissimulant des objets interdits. Le concours n'était pas ma première préoccupation.

Les employeurs de mon père avaient décidé de lui servir une pension qui, avec le montant de la retraite anticipée de ma mère, était versée sur un compte bloqué, dont on n'avait le droit de sortir que les sommes décidées par les autorités d'occupation. Nous n'étions pas sans ressources, chance que ne partageaient pas d'autres familles d'internés.

Nous n'avions pas le droit d'aller au théâtre ni au cinéma, ni dans les jardins publics, ni de quitter le département de la Seine. Une fois, en tremblant, je suis allée me promener avec des camarades de classe jusqu'à Saint-Germain-en-Laye. Il a fallu déposer le poste de radio au commissariat. Un jour, un employé des P. T. T. est venu enlever le téléphone. Il se trouva que c'était le papa d'une camarade de classe de mon frère; cet employé a dit à mon petit frère : « *Ne t'en fais pas, je te rapporterai bientôt ton téléphone.* » (Il a tout de même fallu attendre près de trois ans.)

Cela ne m'empêchait pas d'avoir de bonnes notes dans ma classe de Math. Spé. Au printemps 1942 arriva l'époque des inscriptions au concours. On me dit que j'avais le droit de venir aux épreuves et d'y être notée et classée, mais pas de possibilité d'être reçue. Par boutade, je m'écriai : « *Si c'est comme ça, je ne me présente pas.* » Ces propos furent rapportés à la directrice du lycée, qui me fit appeler dans son bureau et me dit qu'il fallait absolument concourir, que mes notes seraient conservées, et que je pourrais entrer plus tard dans cette École.

En juin 42, nous allâmes chercher nos étoiles jaunes, contre des points de textile. Les réactions des passants, quand j'étais dehors avec cet insigne, furent très sympathiques : un vieux monsieur traversa la rue pour me serrer la main ; un homme distingué murmura à mon intention la devise de l'empereur Constantin : « In hoc signo vinces ». Les internés de Drancy virent arriver au camp de nouveaux prisonniers que l'administration avait affublés d'une étoile spéciale « ami des Juifs » : c'étaient des gens qui avaient protesté, chacun à sa manière, contre le port de l'étoile. Ceux-ci furent bien sûr fêtés par les autres détenus.

J'allai dans cette tenue passer le concours mais, pour éviter toute réaction, quelle qu'elle soit, je laissai au vestiaire le gilet sur lequel était cousu l'insigne. Quand les résultats du concours furent donnés, mon numéro de classement était 3bis, comme si j'étais une candidate étrangère, et il m'était interdit d'intégrer l'École. Sur le papier, j'avais droit à une bourse de licence. Je ne me souviens pas si j'avais de quelconques projets sur la suite de mes études.

A la fin de la journée du 21 août 1942, un gamin sonna à notre porte : « *M. Lantz est dans la rue, il demande s'il peut monter* ». Mon père était resté un an et un jour à Drancy. Nous ne croyions plus à sa libération, dont le motif était aussi absurde que celui de son internement. Parmi les internés libérés en même temps que lui, certains furent repris rapidement, sous des prétextes futiles, et, cette fois, ils furent déportés avec leur famille. Ce ne fut heureusement pas notre cas.

Une fois la famille réunie nous cherchâmes à quitter Paris. Mon père avait vu au camp beaucoup de gens livrés par de prétendus passeurs qui leur avaient promis de les amener en zone non-occupée. Cela le rendait très méfiant. Il cherchait un « tuyau » sûr. Deux mois se passèrent ainsi, que je trouvais fort longs. En attendant, nous dispersions vêtements, petits meubles, vélos..., chez des amis de mes parents ou chez des camarades de classe à moi, en particulier de futures camarades de promotion, espérant retrouver tout cela après la guerre.

Octobre 1942. Enfin mes parents trouvèrent un passeur qui leur inspirait confiance. J'allai avec mon père demander à Georges Bruhat, sous-directeur de l'E.N.S. et président du concours que je venais de passer, des conseils sur la poursuite de mes études. Nous ne revîmes jamais M. Bruhat, puisqu'il fut plus tard arrêté, et mourut en déportation.

La veille du départ, nous allâmes dormir chez des amis. Mon père et ces amis passèrent la nuit à essayer divers procédés pour faire disparaître le tampon de nos cartes d'identité (résultat peu convaincant). Rendez-vous avec le passeur à la gare d'Austerlitz ; train pour Vierzon. Quelques kilomètres à pied avec deux ou trois personnes, et nous voilà devant un passage à niveau ; le passeur nous confie au garde-barrière, et disparaît. Ce passeur se faisait payer mais les agents de la S.N.C.F. qui prenaient beaucoup plus de risques le faisaient pour l'amour de la liberté. C'est ainsi que nous voyageâmes dans un train de marchandises déjà vérifié par les Allemands, que les cheminots firent ralentir devant le passage à niveau où nous attendions ; et que nous arrivâmes dans la ville de Châteauroux, en « zone libre ».

Il est sept heures du matin, fin octobre, il fait nuit. Un café ouvert : nous entrons ; papa demande l'indicateur des chemins de fer. Où aller ? Il veut choisir une ville universitaire, où je puisse continuer mes études (quelle ambition après ce que nous avons vécu !). Il décide que le plus commode est d'aller à Clermont-Ferrand. C'est donc le hasard des horaires de chemins de fer qui détermina le lieu de mes études. A l'arrivée à Clermont, il nous faut trouver un logement. Après trois jours de recherche infructueuse, voilà que la patronne d'un petit café situé à quelques kilomètres de la ville nous déclare que deux chambres viennent d'être libérées ; les précédents habitants des chambres qui vont nous héberger viennent de trouver un « tuyau » pour partir en Espagne, dans le but de rejoindre la France Libre, en Angleterre.

Dans ce village, où nous allons habiter pendant deux ans, logent alors des habitants divers : étudiants alsaciens inscrits à l'université de Strasbourg repliée à Clermont, fonctionnaires d'administrations évacuées de Paris, dont certains révoqués, depuis cette

évacuation, pour franc-maçonnerie, ou antécédents communistes. Et beaucoup de gens d'identités assez floues, essayant de laisser planer le doute sur leur origine. Le secrétaire de mairie ne se montre guère curieux pour établir une carte d'identité : il y écrit ce que lui dicte le demandeur, sans vérifier grand-chose. Mes parents décident que cette fois-ci, nous ne serons plus déclarés comme Juifs : inutile de tenter à nouveau le sort.

Papa vient avec moi pour me faire inscrire à l'Université. De 1939 à 1945 ont cohabité à Clermont deux universités : celle de Clermont et celle de Strasbourg ; les cours étaient communs pour les étudiants inscrits à l'une ou à l'autre, et les professeurs ou chefs de T.P. des deux universités se partageaient les enseignements. Papa obtient une entrevue avec le doyen de la faculté des sciences de Strasbourg, l'astronome Danjon, auquel il explique la situation. Je vais au secrétariat pour m'inscrire et signe (avec une certaine mauvaise conscience) la déclaration nécessaire à cette inscription : « Je déclare sur l'honneur ne pas être Juive ». Il faudra éviter au maximum les relations avec les autres étudiants ; pour qu'ils ne puissent rien apprendre de mes antécédents à Paris.

Nous sommes installés à Clermont depuis seulement quelques jours, voilà les troupes allemandes qui arrivent : toute la France est occupée.

Ma mère est, par un de ses cousins, mise en relation avec l'École universelle, école privée par correspondance. Elle reçoit régulièrement d'épais paquets de devoirs à corriger. Cela permet d'éviter les cancons sur « *ces gens qui vivent sans travailler* », et c'est un complément précieux aux maigres pensions de mes parents que nous transmet un ami de Paris (j'ai oublié comment se faisait cette transmission). Les résultats du concours de l'E.N.S. me désignaient comme titulaire d'une bourse de licence, mais je n'en ai jamais reçu le premier sou, et il était prudent de ne pas protester. La famille avait donc les moyens de payer les chambres et les repas que nous fournissait notre hôtesse.

Plusieurs de mes professeurs de mathématiques de cette année-là étaient membres de l'équipe *Bourbaki*, alors que mes camarades de promotion avaient à Paris des cours plus classiques. Cela me permit, beaucoup plus tard, de comprendre facilement les transformations des programmes de mathématique de nos classes. En physique aussi, il y avait des professeurs novateurs : un cours d'optique basé en grande partie sur la transformation de Fourier, ce qui n'était guère apprécié par l'étudiant moyen, mais correspond à des développements très utilisés actuellement. La symbiose entre les deux universités, Clermont et Strasbourg, se faisait sans problème, à part une certaine surabondance d'heures de cours et T.P. pour les étudiants.

En juin 1943, je passe mes examens de fin d'année à la fac. En octobre 1943 commence une nouvelle année scolaire. A la seconde séance de T.P. de chimie, me rendant à ma table, je vois qu'il n'y a rien dessus, alors que les tables des autres étudiants sont couvertes de matériel. Croyant à un oubli, je vais trouver le chef de travaux. Il me répond vertement : « *Un professeur a fait allusion à votre situation en pleine réunion du personnel de l'Université, et je n'ai pas envie de me faire arrêter pour vous. Vous pouvez continuer à assister aux cours, qui sont publics, mais ne mettez plus les pieds aux T.P.* ».

Quelques jours plus tard, le 25 novembre 1943, nous sommes dans un amphî, attendant le cours du professeur Kirrmann ; la porte s'ouvre ; ce n'est pas le professeur qui entre, mais un militaire allemand, qui nous donne l'ordre de sortir avec les mains en l'air, et de nous rendre dans la cour (heureusement, beaucoup d'étudiants sont Alsaciens, et comprennent ces ordres, criés en allemand). Les amphîs n'étant pas chauffés, nous nous sommes tous habillés chaudement, cela nous permettra de ne pas grelotter pendant les longues heures où nous resterons dehors. Cette cour s'emplit peu à peu de tout le personnel et de tous les étudiants raflés dans les divers bâtiments universitaires de la ville, employés de bibliothèque, futurs pharmaciens, professeurs, etc. Tous attendent ; chacun fouille ses poches, supputant ce qu'elles peuvent contenir de compromettant. On enterre beaucoup de papiers dans les plates-

bandes qui ornent la cour, sous l'œil rigolard du militaire allemand chargé de nous surveiller. Puis, on défile devant une sorte de tribunal installé dans le hall du bâtiment. Il est formé de quatre ou cinq personnes, des Allemands, et aussi un mouchard qui s'était infiltré dans les mouvements de résistance et désigne ceux qu'il y a connus. Ces gens désignent à chacun le côté où il va aller : *links* ou *rechts*. Heureusement, mes antécédents ne sont pas venus aux oreilles de ce « jury ». Je présente ma carte d'identité (œuvre du secrétaire de mairie compréhensif) : pas de tampon « Juif » ; je porte un nom alsacien, mais suis née à Paris : on me désigne la bonne file. Ouf ! je peux m'en aller ; je l'ai échappé belle. Nous apprendrons les jours suivants les suites de cette rafle : un professeur de grec de l'université de Strasbourg, Paul Collomp, n'a pas obéi assez vite aux ordres (peut-être ne comprenait-il pas l'allemand) ; il a été aussitôt abattu : une rue qui longe le bâtiment universitaire porte à présent son nom à Clermont. Tous les autres professeurs de l'université de Strasbourg présents ce jour-là ont été arrêtés, puis déportés, sauf (curieuse coïncidence) celui qui avait parlé de moi pendant une réunion ; parmi ces déportés à Buchenwald, Albert Kirrmann, qui fut plus tard sous-directeur de l'E.N.S. Furent arrêtés aussi les étudiants nés en Alsace, sous le prétexte qu'ils n'étaient plus de nationalité française et auraient dû rejoindre le Reich et, bien entendu, tous ceux qu'on reconnut comme Juifs furent emmenés à la prison, d'où ils furent transférés dans les camps.

Pendant les semaines suivantes, les bâtiments universitaires sont fermés, les cours interdits. Des Allemands sont installés dans les locaux, ils détruisent les archives de l'université (française) de Strasbourg. André Lichnerowicz, qui nous faisait un cours de mécanique, et qui avait échappé à la rafle, reçoit quelques étudiants dans son appartement, pour leur donner des conseils pour travailler seuls. Un peu plus tard, les occupants quittent ces locaux ; l'administration de la faculté demande aux étudiants de venir au secrétariat pour indiquer la liste des examens auxquels ils ont été reçus, en vue de reconstituer les dossiers détruits. Les cours reprennent tant bien que mal ; les enseignants clermontois se partagent le remplacement des professeurs déportés. Personne ne semble remarquer que je n'assiste pas aux T.P. de chimie.

Jun 44. Enfin le débarquement, dont la B.B.C. nous décrit le déroulement. Un jour, notre logeuse nous conseille d'aller nous promener dans la châtaigneraie : ses renseignements étaient justes puisque, pendant notre absence, les miliciens sont venus fouiller les maisons, à la recherche de maquisards. L'Université organise des examens, auxquels je ne me présente pas, n'étant pas inscrite cette année ; ce sera pour un peu plus tard.

Un jour d'août, on apprend que les troupes allemandes sont parties. Pendant quelques jours encore, des bruits annoncent leur retour, mais cela ne se produit pas. Depuis les bois environnants, on voit arriver diverses catégories de maquisards ; on danse sur la place du village.

En septembre, mon père part pour Paris : trois jours de voyage pour le trajet Clermont-Paris ; moyens de transports divers, y compris un camion de choux. Une fois arrivé, en quelques jours il nous prépare une nouvelle vie : il récupère notre appartement (en bon état parce que nos amis y avaient fait loger quelqu'un, ce qui diminuait les probabilités de pillage) ; il fait rétablir la ligne téléphonique ; il va au ministère de l'Éducation nationale et obtient une nomination pour ma mère (*réintégrée dans ses fonctions en vertu de la nullité des dispositions émanant de l'autorité de fait se disant gouvernement de l'état français*). Il se rend aussi rue de Chevreuse, où il a une entrevue avec Mlle Barat, qu'il trouve très aimable ; il apprend la « *suspension* » de la directrice nommée il y a trois ans (ce sont ses termes). Dans une lettre datée du 3 octobre, Mlle Barat annonce que Mme la Directrice (c'est Mme Prenant) va faire le nécessaire au ministère pour pouvoir m'accueillir ; elle m'adresse ses vœux de succès aux examens. Fin septembre, ma mère rejoint elle aussi la capitale, avec mon frère.

Moi, je reste à Clermont car je veux passer les examens, auxquels je suis à présent inscrite. On m'a autorisée à rattraper, à un rythme accéléré, les T.P. de chimie que je n'ai pu

faire pendant l'année scolaire : me voilà donc seule dans un labo destiné à trente étudiants, sous la vague surveillance d'un chercheur, qui me transmet chaque jour le sujet de mon travail. Je m'efforce aussi de trouver un transporteur pour que nos bagages soient expédiés à Paris ; ce n'est pas sans difficultés, car il n'y a plus de ponts sur les fleuves, et la guerre n'est pas finie, si bien que personne ne veut se charger de colis. Les examens ont lieu, malgré la pénurie d'examineurs, beaucoup étant mobilisés, déportés, ou « *épurés* » ; il faut dire qu'il n'y a pas non plus beaucoup de candidats. La date des épreuves a été retardée jusqu'au début novembre à la demande de candidats qui avaient participé aux combats de la libération de la ville, et n'avaient pu se préparer aux épreuves universitaires. Ce n'est donc que le 12 novembre que je peux regagner Paris, munie des certificats de chimie générale et de mécanique qui terminent ma licence.

Voyage difficile : partie le 11 à pied sous la neige, je n'arrive à la gare de Lyon que dans la matinée du 13, après de longues heures d'attente, la traversée de la Loire à pied sur un pont de bateaux, et une nuit à Nevers dans un hôtel à moitié démoli par un bombardement. Et aussitôt, c'est l'accueil réconfortant de mes camarades de promotion, particulièrement celles que j'avais connues au lycée Fénelon. Boulevard Raspail, elles ont gardé pour moi une belle chambre.

Je commence tout de suite à chercher un laboratoire pour préparer mon diplôme d'études supérieures, avec l'aide de notre cacique, Anne-Marie Reynier. A mi-novembre, même cette année-là, c'est assez difficile : toutes les places sont occupées. Je suis enfin accueillie à la Sorbonne, au labo. « Chimie C », dont le « patron », et beaucoup de chercheurs, viennent de rentrer de la clandestinité. C'est ainsi que j'étudie la chimie des complexes, par spectres d'absorption. Il fait si froid dans le laboratoire que j'ai peur que les solutions ne gèlent ; ce n'est pas mieux dans ma chambre ; les coupures d'électricité obligent à travailler le soir à la bougie, quand on peut s'en procurer une. Mais ces désagréments ne pèsent guère quand on se sent à nouveau une personne normale !

Toute surprise d'être en vie, je ne savais pas encore m'intéresser à mon avenir. Si bien que, quelques semaines plus tard, Mme Prenant m'ayant demandé de choisir entre le versement immédiat du montant des deux années de bourse auxquelles j'aurais eu droit, et une prolongation de deux ans de mon séjour à l'École, je choisis aussitôt la première solution : Quelle erreur, ai-je pensé par la suite ! Mais, en 1944, je n'étais pas capable de réfléchir à la vie que je pourrais mener deux ou trois ans plus tard ; et aussi, je voulais, confusément, dédommager mes parents de m'avoir entretenue depuis 1942. J'ai commencé à regretter mon choix lorsque, l'année suivante, le cher Alfred Kastler me proposa de travailler dans son laboratoire. Mais peut-être n'étais-je pas faite pour la recherche...

Après 1944, mon sort rejoignit celui des autres physiciennes de ma promotion : elles le décrivent de leur côté. Je me tais donc, après n'avoir parlé que de moi.

**Andrée Lantz-Margolin**  
62<sup>e</sup> Sciences Physiques

15 octobre 1942. La nouvelle promotion arrive à l'École ; rue de Chevreuse ? Non, les scientifiques sont au 214 boulevard Raspail, derrière un perron et un immense portail tout de fer et de verre. Là, la brave concierge bretonne, Désirée, dirige la conscrîte vers la représentante de l'administration, Mlle Delcoustal, qui indique les règles : les repas se prennent rue de Chevreuse à heure fixe ; dix minutes de battement sont prévues pour le trajet : traversées des boulevards Raspail et Montparnasse, emprunt de la rue Léopold-Robert, où les sentinelles allemandes font descendre les piétons du trottoir devant les deux immeubles

occupés ; après le repas du soir, il faut être revenue à 20 heures. Les sorties se font à partir du samedi (avant ou après le déjeuner), jusqu'au lundi matin ou dimanche soir.

Tout doit être marqué sur le cahier, en particulier les sorties au théâtre ou au concert le samedi ou le dimanche, avec retour avant le couvre-feu, par groupe de quatre au moins.

Les visites sont autorisées, mais consignées sur le cahier, seulement dans la journée, jusque dans les chambres si elles sont féminines, jusqu'au bas de l'escalier si elles sont masculines (y compris le père) !

Selon les effectifs, les chambres étaient ou individuelles, ou en cothurnage. Là se sont formées des amitiés qui durent toujours, malgré les conditions difficiles d'existence : souvent sans chauffage, sans eau chaude, sans bain ni douche ; la seule source de chaleur dans ces hivers rigoureux était la chère bouillotte que l'on avait le droit de préparer à partir de l'eau de sa bouilloire personnelle. A chaque étage existait un local ouvert de 20 heures à 22 heures, muni d'un réchaud à gaz à un seul brûleur si bien que les filles faisaient la queue, et on entendait dans le couloir des « *ça bout* ».

C'était aussi un lieu de bavardage (on « batalisait »).

A l'arrivée à l'École, les quinze scientifiques étaient déjà réduites à quatorze (Andrée Lantz-Margolin étant interdite par les lois de Vichy), puis à treize (Madeleine Lebon-Cabannes tournant à la philosophie) ; enfin notre naturaliste ayant tous ses cours à Ulm, nous nous retrouvions neuf matheuses et trois physiciennes pour les cours communs de la première année, certificats obligatoires de calcul différentiel et de physique générale à la Sorbonne et à l'I.H.P. En plus nous bénéficions de cours de Jacqueline Ferrand qui nous impressionnait par ses connaissances et sa modestie. Les matheuses se délectaient des conférences d'Élie Cartan (géométrie non-euclidienne) et de Villat qui avaient lieu rue de Chevreuse, tandis que les physiciennes appréciaient les T.P. (quatre heures le lundi après-midi dans le labo d'Ulm, rue Lhomond). Il y avait aussi d'autres conférenciers, dont nous devons subir les discours, l'administration vérifiant notre présence.

Nous travaillions dans nos chambres, le plus souvent non chauffées, la directrice Mme Hatinguais nous ayant prévenues que, faute d'une quantité suffisante de charbon, seule la rue de Chevreuse serait chauffée, et que nous avons la permission d'aller travailler dans la bibliothèque littéraire ; mais faute de documents scientifiques et de place, nous préférons rester boulevard Raspail, les pieds dans une chancelière, une robe de chambre au-dessus des vêtements ; à 22 heures, il fallait abandonner le travail : Mlle Delcoustal passait dans chaque chambre pour annoncer l'extinction des feux. Parfois une lampe de poche permettait de terminer une lecture au lit, mais fallait-il encore en avoir une ! En cet hiver 1942, à l'atmosphère glaciale s'ajoutaient la sinistre Occupation et les mauvaises nouvelles, jusqu'à la défaite allemande de Stalingrad. L'information parvenait surtout de bouche à oreille ; il n'y avait pas de poste de radio boulevard Raspail, et les journaux étaient sous contrôle allemand ; heureusement, il n'y avait pas de collaboratrice parmi nous et les clivages se sont faits au début entre d'une part les anciennes de Fénelon, et celles venant de Versailles ou de province, d'autre part entre les « talas » et les autres ; ces distinctions s'effacent peu à peu, malgré le régime rigide des repas où nous devons toute l'année occuper la même place à la même table de douze convives. Cette promo a devancé, semble-t-il, de plus de cinquante ans la fusion avec la rue d'Ulm ; l'existence d'un seul groupe de T.P. à la Sorbonne pour Ulmiens et Sévriennes, les effectifs faibles des cours communs à l'I.H.P. nous ont permis de nous connaître ou de retrouver des camarades de « taupe ». Une certaine osmose scientifique apparut avec des discussions mathématiques sur un pied d'égalité (les résultats aux certificats le montrèrent) ; puis ce furent les promenades de promo dans les bois de Verrières et même circuits à vélo pour celles et ceux qui en trouvaient, prélude de mariage !

L'année 43-44 fut celle des extrêmes : immense découragement quand les alliés subissaient des revers, immense espoir d'une libération tant attendue ; quelques tracts, radio



Londres (en dehors de l'École) nous confirmaient dans la certitude d'un débarquement : aussi les neuf matheuses ont-elle choisi les certificats du premier semestre, et dès la fin de « Mécanique rationnelle » (fin mai), nous rejoignons nos familles. Ce fut pourtant l'année la plus sombre : la Gestapo et la police de Vichy traquaient les résistants, les Juifs, jusque dans l'immeuble du boulevard Raspail, où une de nos camarades fut livrée aux allemands, en présence de la directrice qui n'a eu aucun geste pour la faire échapper. Faut-il rappeler les alertes, où nous étions obligées d'aller dans les caves de l'école voisine, après avoir traversé les cours par une petite porte dont Désirée avait la clef ?

L'année 44-45 était celle de l'Agrégation. Tous les cours étaient rue de Chreuvreuse, dispensés par des professeurs de la Sorbonne, mais aussi par de jeunes professeurs de province qui nous enthousiasmaient : Laurent Schwartz, Gauthier, Henri Cartan, Mme Dubreil, Marrot, et puis nous retrouvions toujours notre cher M. Villat. La promo s'était grossie des auditrices libres. Nous étions quatorze, et le bruit courait qu'il n'y aurait que douze places à l'Agrégation. L'ambiance eût sans doute été pénible si la Libération n'avait changé notre vie. La liberté rentrait aussi à l'École avec le limogeage de Mme Hatinguais et l'arrivée de Mme Prenant. Nous étions toutes dans la rue pour fêter la victoire le 8 mai : un entracte avant l'oral de l'Agrégation. Puis ce fut la sortie de l'École avec, comme seule perspective, un poste dans le second degré, sauf pour la cacique. Pourtant, pour trois d'entre nous, le virus des Maths était si puissant que nous nous lancions dans la recherche quelques années plus tard et devenions professeurs d'université.

Que nous a apporté le séjour à l'École ? L'apprentissage de la vie en communauté pour beaucoup d'entre nous et la tolérance mutuelle.

**Paulette Mathieu-Lévy-Bruhl, Aimée Baillette,  
Paulette Cartailhac-Viala, Suzanne Dufont-Dixmier,  
Anne-Marie Reynier-Schiltz  
62<sup>e</sup> Sciences Mathématiques**

A partir d'octobre 1945, ne restaient de la promotion scientifique que notre naturaliste et les physiciennes, désormais au nombre de quatre, car Andrée Lantz avait enfin pu se joindre à nous en novembre 44 ; dans la joie de la Libération, nous chantions : « *la République nous rappelle une physicienne nouvelle* », petit complément à notre chanson de promo élaborée à notre entrée autour de modestes agapes et qui fut le premier maillon d'une chaîne d'amitié que seule la mort peut rompre.

En 1944-45, nous avons sûrement mieux profité de la liberté que nos compagnes mathématiciennes ; cette année était réservée à nos diplômés préparés dans différents laboratoires : nous avons donc du temps libre ; alors quelle joie de pouvoir recevoir dans nos chambres parents et amis quel que soit le sexe, de pouvoir se promener après le dîner, sans être obligées de franchir le seuil du 214 boulevard Raspail avant 20 heures, enfin de ne plus être considérées comme des petites filles mais comme des adultes libres de leurs actes !

A la rentrée 1945, nous nous sentions seules, abandonnées par nos matheuses, avec l'Agrégation en perspective ; en dehors de quelques séances de problèmes dirigées par M. Kastler, très apprécié, l'année du diplôme, et par M. Baurand la dernière année, des questions de cours proposées par Mlle Chenot, notre préparation se faisait entièrement à la rue d'Ulm (leçons, exposés, montages), suivant ainsi l'exemple des naturalistes : nous étions heureuses, et peut-être fières sans nous l'avouer, d'être les premières à profiter de cette excellente préparation, de la camaraderie bienveillante de nos agrégés préparateurs ; en somme nous anticipions la fusion des deux écoles qui restent chères à nos cœurs et qui ont été la source d'un certain nombre d'unions.

**1942-1946.** Ce sont mes années d'École, mais ce sont aussi de dures années qui ont pesé lourd dans l'histoire ; et cinquante ans après, mes souvenirs de Sévrienne restent inséparables de ceux des événements.

En 1939, titulaire de deux baccalauréats (Philo et Math Élem), je rêvais d'être journaliste, pour voyager, faire de grands reportages sur les régions inexplorées du globe. A la rigueur, j'aurais accepté de devenir médecin. Mon père, avec calme, gentillesse et fermeté, a refusé cette alternative. « *Commence donc par entrer à Sèvres, ensuite, tu pourras faire ce que tu voudras.* » Père de trois filles et pourvu d'un modeste traitement d'instituteur, il lui fallait assurer rapidement l'avenir de chacune. Rétrospectivement, je me rends compte qu'il avait ainsi bien défini la vocation de l'E.N.S. de Sèvres : permettre à des jeunes filles de milieu modeste, voire très modeste, de conquérir leur indépendance matérielle et de parvenir, par leurs seules qualités personnelles, à s'introduire dans un milieu qui répondait à leur rêve de culture et de richesse intellectuelle.

Mon année d'hypotaube en 39-40 est déjà douloureusement marquée par la guerre. Elle se passe à Limoges, où la classe préparatoire parisienne du lycée Fénelon s'est repliée. Pour moi, très attachée à ma famille, c'est l'exil et la solitude. L'étude des mathématiques me semble vaine. Je n'en fais guère et je pleure beaucoup. De retour à Paris, à la rentrée suivante, je suis pensionnaire au foyer d'étudiantes, 234 rue de Tolbiac, qui sert d'internat au lycée Fénelon. Malgré les pénuries de toutes sortes - le froid d'un rude hiver, la faim (on commence à dire « *les Allemands prennent tout* » ), les heures de marche, aller et retour jusqu'au lycée, deux fois par jour - je travaille et j'intègre en 42.

L'installation de l'Armée allemande à Paris a été incroyablement rapide et totale. Les Allemands sont partout : dans les grands hôtels, les plus beaux immeubles et résidences, de nombreux lycées et écoles et, bien sûr, dans les rues, le métro et dans les lieux dits de plaisir. Présence très lourde, inquiétante.

Ils occupent aussi l'École normale de Sèvres, la vraie - sauf les vieux laboratoires de physique et chimie. Mme Cotton, directrice lors de l'invasion de 40, a réussi à obtenir l'installation des élèves dans une résidence laissée libre par les étudiantes américaines de « Reid Hall », 4 rue de Chevreuse. Trop petite pour loger tout le monde elle n'accueille, en 42, que les élèves littéraires et l'administration, avec la salle à manger, la bibliothèque et quelques salles de cours. Les scientifiques sont logées tout près de là, dans la « Maison des Étudiantes », 214 boulevard Raspail.

Un an plus tard, Mme Cotton est mise à la retraite d'office, jugée sans doute trop à gauche et peu sûre par le gouvernement de Vichy. Pour lui succéder, Jérôme Carcopino, alors secrétaire d'État à l'Éducation nationale, fait appel à Mme Hatinguais, qu'il avait appréciée au lycée d'Alger. Celle-ci prend ses fonctions à la rentrée 1941. Fait nouveau dans l'histoire de l'École, cette directrice n'est pas Sévrienne. Sa nomination n'est pas très bien accueillie par les élèves, qui pensaient qu'un membre de l'Enseignement supérieur aurait mieux convenu qu'une directrice de lycée pour continuer à faire évoluer l'École dans la direction amorcée, grâce aux efforts de Mme Cotton, après son rattachement à l'Enseignement supérieur. Le but essentiel de Mme Hatinguais semble avoir été de protéger les jeunes filles dont elle avait la garde ; cette protection ne s'étendant pas à celles qui étaient exclues de l'École, pour raisons raciales. En appliquant scrupuleusement les règlements imposés par Vichy, elle fait régner dans l'École une atmosphère d'autorité et de contrôle. Les chambres sont bien surveillées - nous n'avions pas de clé - Les sorties du samedi soir et du dimanche ne sont accordées que par

groupes de quatre et sur demande écrite dont la première phrase me reste en mémoire : « *Nous présentons nos respects à Mme la Directrice, et...* », suivait la liste des quatre noms obligatoires, puis l'endroit et les activités précises auxquels nous nous rendions.

De 42 à 44, la guerre se fait durement sentir dans la vie quotidienne. Il fait froid dans les chambres et l'absence d'eau chaude est pénible. Je travaille souvent dans mon lit. Parfois nous couchons à deux, quelle horreur ! Les bains-douches publics de la rue Delambre sont le seul endroit où nous pouvons nous laver à l'eau chaude. Les nuits sont souvent coupées par les alertes. Sirènes, bruits d'avions ; lesquels ? Tout le monde sur le palier. Nous descendons dans les caves, et nous nous asseyons sur des bancs installés contre les murs. Souvent, nous emportons des livres. Certaines, leur tricot !

La nourriture aussi laisse à désirer. Peu consistante et peu réconfortante. Les choux et les rutabagas, « *ça ne tient pas au corps* ». Pourtant, Mlle Chauveau, notre sympathique Intendante, utilise au mieux nos cartes d'alimentation et améliore notre régime J3 par quelques tournées à la campagne, conduite par Maurice, chauffeur ces jours-là. Mlle Chauveau est nette. Avec elle, je me sens en confiance. Elle a visiblement plaisir à nous nourrir du mieux possible. Et puis, c'est elle, bien sûr, qui nous verse notre « pécule », 439,80 francs anciens, par trimestre, contre une signature sur un registre. Je m'offrais parfois à la boulangerie du coin du boulevard Raspail une « galette au fromage » blanche et dure comme du plâtre. En était-ce ?

Malgré les rigueurs de la guerre et l'absence de distractions, la vie à l'intérieur de l'École m'a toujours paru agréable et même joyeuse. Dans notre promotion, littéraire et scientifique, règne une très bonne entente. Nous nous réunissons de temps en temps dans une chambre pour bavarder, chanter, faire de la musique ou profiter ensemble d'une gâterie exceptionnelle. Nous avons ainsi créé une chanson « La promo 42 ». Chacune y a son couplet. Au printemps 43, nos littéraires ont écrit un « Opéra-bouffe à l'Antique », *L'Enlèvement au Sévrail*, que nous avons joué avec un énorme succès devant toute l'École réunie. Les jours de congé, nous faisons de grandes marches autour de Paris, entre camarades Normaliens et Sévriennes, ou avec les Auberges de Jeunesse. Il nous arrive de camper. Champs et forêts sont très peu fréquentés et, assez loin des villes, nous sommes tranquilles, loin aussi des Allemands. Nous pourrions presque les oublier.

Je suis la seule naturaliste de la promotion. En première année, je prépare le certificat de Chimie générale, avec les physiciennes de la promo 41. Nous utilisons encore, rarement, l'ancien laboratoire de l'École à Sèvres. Je suppose que nous évitons ainsi qu'il ne soit occupé par les Allemands. Pour les Sciences naturelles, je dois suivre les mêmes études que les Normaliens de la rue d'Ulm : cours et T.P. à l'École et à la Sorbonne. Cela me vaut de nombreux privilèges. Comme tous les trajets se font à pied, je sors et rentre à l'École avec une très grande liberté. La « naturaliste » a des horaires un peu mystérieux. Comme j'avais obtenu le certificat de Botanique en classe préparatoire, je me remets des gros efforts exigés par le Concours d'entrée en préparant tranquillement Chimie générale et Zoologie. Dès cette année de conscription, je suis les T.P. d'Agrégation en Zoologie. Le Caïman s'appelle Raymond Croland. Ses connaissances sont considérables, j'apprends des quantités de choses et je l'admire beaucoup. Il sera arrêté au printemps 44, à l'École même. Il était un membre important de la Résistance et a été probablement trahi. Nous ne le reverrons pas.

En deuxième année, 43-44, je termine ma licence avec les certificats de Géologie et de Physiologie. Sur sa demande, je commence un diplôme avec le professeur Plantefol. L'atmosphère de « la Nature », à l'École, est très sympathique et les études de Biologie et de Physiologie me passionnent. Par contre, à la Sorbonne, les cours ne nous aidaient guère. Les professeurs étaient souvent absents ou non disponibles, et leurs méthodes pédagogiques nous paraissaient discutables. Ils ne se souciaient guère de formation et je me souviens de cas flagrants d'incompétence et d'une indifférence désolante

Il régnait entre Normaliens et Sévriennes une très bonne camaraderie et une saine émulation. Il peut paraître superflu d'écrire qu'ils nous traitaient en égales, car la question ne s'est certainement jamais posée. Nous avons tout partagé ou échangé et beaucoup discuté ! Je dois même dire que mes camarades masculins m'ont stimulée et réellement aidée.

C'est pendant cette seconde année que je m'engage davantage dans la Résistance. J'étais déjà, depuis 40-41, en termes de bonne camaraderie avec quelques groupes actifs, presque tous communistes : des élèves de l'ENSET, des intellectuels Polonais émigrés, amis de ma sœur aînée. Je les aidais à l'occasion. C'est en juillet 40, à Limoges, que j'avais vu « mon » premier soldat allemand. Seul, le nez contre la vitrine d'une pâtisserie - bien garnie encore - et le dos à la disposition de tous les Français qui passaient. Il n'avait pas l'air d'un cruel Nazi, ni même d'un guerrier ennemi. Il paraissait se sentir chez lui. Et j'ai été envahie par le désir de le chasser. Au retour de l'exode, j'ai retrouvé cette attitude chez mes parents, et je n'en ai jamais imaginé d'autre.

Plus tard, quand les Allemands, plus nombreux, plus arrogants, sont devenus également plus violents et plus inquiétants, j'ai eu besoin de prendre une part active dans la lutte contre l'occupant. J'ai rejoint les E.C. (Étudiants Communistes), puis, à l'automne 43, je suis entrée au F.N. (Front National), organisme également communiste à l'origine, actif, bien organisé, auquel appartenait, je l'ai appris plus tard, de nombreux professeurs et étudiants. Mon travail était simple et, cinquante ans plus tard, me semble ordinaire. J'ai transporté et distribué énormément de papiers - tracts anti-nazis, invitations à la résistance - que je laissais tomber dans les rues, le soir, ou que j'abandonnais dans des lieux publics, ou même de petites brochures donnant des nouvelles de la guerre ou contenant des récits d'actes de résistance, comme *Les Cahiers de la Libération*, les *Éditions de Minuit*. Je ne voyais que mes contacts et nous ne nous connaissions que par nos noms de « guerre ». Ces contacts changeaient souvent. Celui que j'ai eu le plus longtemps s'appelait André. C'était un homme jeune, sérieux, autoritaire, secret, qui avait toujours l'air inquiet. Nous nous rencontrions, en général, le soir, avant le dîner. Le lieu et l'heure du rendez-vous étaient changés à chaque fois. Il y avait un rendez-vous de rattrapage, en cas d'impossibilité. Ce rendez-vous restait le même, tant qu'il n'avait pas été pas utilisé. Nous devions être exactement à l'heure. La rencontre était brève, sinon, nous marchions côte à côte. Mon rôle me paraissait si modeste que je n'en sentais pas les dangers. Pourtant nous avons eu quelques émotions. Un soir, au coin de la rue Joseph-Bara, le bruit de bottes bien connu. Une escouade de soldats au pas de l'oie. Deux officiers les accompagnent. André m'avait déjà tirée sous un porche et prise dans ses bras. « Mieux vaut jouer les amoureux », m'a-t-il dit. Un jour, André n'est pas venu. Au rendez-vous de rattrapage, j'ai rencontré quelqu'un d'autre.

Et puis, il y avait les petites affiches apposées sur les murs des quais du métro par la Gestapo ou la Kommandantur. Un train avait explosé, un pont avait sauté, un officier allemand avait été tué. Alors, une affiche jaune : « *Seront fusillés demain à l'aube...* » Suivait une liste de noms, quinze, vingt ou plus, suivant l'importance de l'acte de résistance. C'étaient des résistants, des Juifs, mais aussi des personnes ramassées dans des rafles, au hasard, et gardées en otage. Les Allemands en faisaient, à nos yeux, des héros.

A l'École, personne, bien sûr, ne connaissait mes activités. Je n'en ai parlé à aucun de mes camarades, ni à mes professeurs, quoique j'aie soupçonné certains d'être d'actifs résistants. La loi du silence. La prudence exigeait une méfiance générale. Je dois dire que j'en éprouvais plus particulièrement vis-à-vis de Mme Hatinguais qui, me semblait-il, avait eu quelques curiosités à mon égard, dès la rentrée 42. Elle n'a fait, sans doute, qu'obéir aux lois et directives du Gouvernement de Vichy. Elle ne pouvait pas agir autrement, ayant accepté d'être choisie par lui. Et c'est là, peut-être, tout ce que nous lui reprochions.

J'aurais aimé me sentir en totale sécurité à l'intérieur de l'École, protégée par mes activités visibles d'étudiante. Je pense qu'il n'y avait aucune collaboratrice vraie - je veux dire

active et convaincue parmi les élèves. Certaines littéraires m'ont dit avoir écouté la Radio de Londres, en cachette, dans leur chambre ; d'autres, par leurs idées, penchaient plus ou moins à droite, mais la plupart ignoraient jusqu'à l'existence d'une Résistance organisée.

Enfin, est venue la Libération. Depuis quelque temps déjà, nous sentions approcher la défaite des Allemands. Et pourtant, j'ai été surprise ; j'y avais toujours cru, avec la foi du charbonnier, et maintenant, c'était vrai ! En juin, j'ai quitté l'École et Paris. C'est chez mes parents, à Clichy-sous-Bois, que j'ai vu arriver, le 28 août 44, une Jeep découverte. Les G.I. debout, saluant et riant, lançant des paquets de « Lucky Strike », les Françaises envoyant des baisers et se bousculant pour les embrasser, même la charcutière, qui avait pourtant bien « fricoté » avec les Allemands.

Retour à l'École, à la rentrée 44. Les risques sont encore grands. Les Allemands se savent perdus. Un grand nombre de Juifs, de Résistants et de F.F.I. ont été déportés, jusqu'au dernier moment, dans les Camps de la mort.

Mais, à l'École, de grands changements.

Mme Hatinguais est passée devant le Conseil supérieur d'enquête du ministère de l'E.N. Elle est suspendue de ses fonctions le 20 août 44. Le poste est offert à Mme Cotton qui le refuse et Mme Prenant est nommée Directrice de l'École. C'est un changement considérable ! Mme Prenant, professeur de Philosophie en hypokhâgne à Fénelon, n'est que bonté, intelligence et gentillesse. Elle est vite adoptée par toutes et nous nous remettons au travail. Je termine mon diplôme. Inutile de penser déjà à l'Aggeg. Diverses activités sont organisées à l'École : leçons de danse, séances de gymnastique, cours d'allemand donné par un Juif allemand « promu » professeur ; nous allons à la piscine du Lutétia « récupérée » et même au bal. Partout, on danse !

Pour marquer la liberté retrouvée, nous sommes une poignée à créer un « Cercle laïque », avec l'aide de quelques Normaliens, Apéry, Dixmier. Nous y avons appelé des conférenciers, généralement libres-penseurs, comme Garaudy, et nous avons même organisé une confrontation avec le père Daniélou, qui dirigeait le groupe « Tala ».

A la rue d'Ulm, les naturalistes sont favorisés. L'École nous offre des séjours dans les laboratoires maritimes de Roscoff, de Villefranche-sur-Mer, de Banyuls, et des balades géologiques avec le professeur Barrabé ! Une mine de science, lui aussi. J'ai même traversé le Jura, à pied, avec les Sévriennes géographes ; M. Cholley m'avait invitée à les accompagner en tant que géologue. Je reste très reconnaissante aux professeurs et agrégés préparateurs de l'École qui m'ont transmis dans des conditions plaisantes une petite part de leur savoir ; mais surtout, ils m'ont permis de travailler en totale liberté et en complète égalité avec les Normaliens et d'acquérir le goût de l'étude approfondie et de la connaissance.

Cette année-là, un de mes meilleurs souvenirs, c'est le 8 mai 45 : l'Armistice, la Victoire ! Nous avons passé la nuit à marcher dans Paris. Tous les Parisiens étaient dans les rues. C'était le printemps, il faisait bon. Un peu grisés par l'événement tant attendu, nous avons pris un joyeux bain de pied dans le bassin du jardin des Tuileries !

A la rentrée 45, il faut se remettre au travail et sérieusement. Je suis reçue à l'Aggrégation à la fin de l'année. Le lendemain des résultats, début juillet, je pars avec une vingtaine de camarades Normaliens et Sévriennes, pour un séjour de montagne à Courchevel (1550 m, le seul et vrai Courchevel). Ce stage nous est offert en récompense de notre assiduité aux cours de gymnastique. Nous grimpons le jour, dansons le soir, nous sommes agrégés, c'est la joie !

C'est aussi la fin des mes années de Sévrienne. Ces quatre années ont été, sans doute, de toute ma vie, les plus chargées d'événements, les plus riches en découvertes de toutes sortes. Ce sont elles qui m'ont formé l'esprit et le cœur. Tout cela, je le dois à l'École, à ses professeurs ; à ses élèves, à cette communauté d'espoirs et de buts, dans une période de la vie consacrée à l'étude et à l'apprentissage du métier.

L'École normale supérieure de « Jeunes Filles » n'existe plus. Vive l'École normale supérieure ! Souhaitons que cette École, plus « normale », conserve son atmosphère exceptionnelle de travail en sympathie et concurrence, de plaisir d'apprendre et de comprendre - sous des apparences de désinvolture et de canular - et maintienne, dans la France ; et dans le Monde, son prestige et son rayonnement.

**Colette Rouffy-Boué**  
62<sup>e</sup> Sciences Naturelles

Imprimé en mars 1995